

Series Católica

Oeuvres Très-Complètes de
Mgr. F. J. de Partz
de Pressy

Francois Joseph Gaston de Partz de Pressy (1712-89)
Roman Catholic Theologian & Bishop of Boulogne

Contenant les instructions pastorales et dissertations
théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les
mysteres considérés en général et en particulier.

Imprimerie de

Jacques Paul Minge

1842 Edition

“Oeuvres Très-Complètes de Mgr. F.J. de Partz de Pressy” by Jacques Paul Minge, 1842 Edition en Francais, 2 volumes, is here reprinted by Hail & Fire, 2009.

Category: Religion, Roman Catholic, Theology

Francois Joseph Gaston de Partz de Pressy (1712-89)
Roman Catholic Theologian and Bishop of Boulogne

Copyright 2009 Hail & Fire

This book is made available online in downloadable PDF format from www.hailandfire.com and may be downloaded for non-profit, personal uses only.

If you have obtained this book in PDF format, please be notified that it is not licensed for printing, distribution or re-publication in any form whatsoever without prior written consent from Hail & Fire.

A URL link to Hail & Fire (www.hailandfire.com) may be freely published in order to encourage online reading of this book.

NOTE: The downloadable edition may be a partial or a ‘working file,’ and may be loaded with blanks to protect the content. Books of this sort are ‘in progress works’ and will be made available as paperback reprints. In the interim, please enjoy watching the work progress and reading these important and historic works.

208.
7
P93

OEUVRES
TRÈS-COMPLÈTES
DE
M^{GR.} F.-J. DE PARTZ
DE PRESSY,
Evêque de Boulogne.

TOME PREMIER,

CONTENANT LES INSTRUCTIONS PASTORALES ET DISSERTATIONS THÉOLOGIQUES SUR L'ACCORD DE LA
FOI ET DE LA RAISON DANS LES MYSTÈRES CONSIDÉRÉS EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER.

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ M^{GR.},
ÉDITEUR DES COURS COMPLETS.

PARIS,
CHEZ L'ÉDITEUR,
RUE D'AMBOISE, HORS LA BARRIÈRE D'ENFER.

1842.



INDEX

DES SUJETS TRAITÉS DANS CE VOLUME.

Oraison funèbre de M. François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy.	col. 5-32
Instruction pastorale sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères en générale.	31-74
Instruction sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères de la Trinité.	73-142
Première instruction sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères de l'Incarnation et la Rédemption.	141-258
Deuxième instruction; pourquoi Dieu s'est-il fait homme.	257-440
Troisième instruction, sur l'éternité des peines dues au péché.	439-660
Instruction sur l'accord de la foi et de la raison dans le mystère de la distribution des grâces.	659-1032
Instruction sur l'accord de la foi et de la raison dans le mystère de l'Eucharistie.	1031-1118
Du dogme de la Transsubstantiation.	1117-1174
Des espèces eucharistiques.	1173-1224
De l'Eucharistie considérée comme sacrifice.	1225-1254

AVIS.

La présente édition contient toutes les œuvres connues et inconnues, éditées et inédites de l'illustre évêque de Boulogne.

Les œuvres connues consistaient uniquement en ces célèbres *Instructions Pastorales* dont le but est de démontrer l'accord de la foi et de la raison dans les mystères; encore toutes les éditions, même la plus complète, manquent-elles d'une dissertation très-importante et très-étendue sur *les avantages de la foi et de la soumission à l'autorité de l'Eglise*. M. de Pressy lui-même avertit de cette omission dans une note imprimée. Nous avons été assez heureux pour découvrir cette dissertation. On la lira depuis la col. 145 jusqu'à la col. 284 du second volume.

Les œuvres inconnues sont pour le moins aussi étendues que toutes les *Instructions Pastorales* ensemble. Elles consistent 1° dans la dissertation que nous venons d'énoncer; 2° dans ce qui fait l'objet de l'index du second vol., à partir de la colon. 284 jusqu'à la fin.

Toutes ces matières sont d'une utilité générale bien que quelques-unes semblent au premier coup d'œil spéciales au diocèse de Boulogne. Il n'est pas d'évêque qui n'y apprenne quelque bon point de discipline à introduire dans son diocèse, comme il n'est pas de prêtre qui n'y puise de quoi se gouverner saintement lui-même et sa paroisse, ni de fidèle qui n'y trouve de quoi s'affermir dans la foi et progresser dans la piété. Cette seconde partie des travaux de M. de Pressy révèle le prélat pieux et zélé, veillant tout à la fois sur son clergé et sur son peuple, de même que ses *Dissertations Théologiques* démontraient le prélat savant, toujours sur la brèche pour la défense de l'Eglise entière, et le plus vigoureux antagoniste de la philosophie du 18^{me} siècle. Cependant les œuvres même connues, étaient devenues si rares, qu'on n'en trouvait plus que de loin en loin quelques exemplaires au prix de 60 francs. Aussi jamais des prières si universelles et si instantes ne nous étaient venues pour la réimpression d'un ouvrage, comme pour celui dont il s'agit ici. Quant à la seconde moitié des œuvres, on ne pouvait l'acquérir à aucun prix. Deux ou trois amateurs du diocèse de Boulogne les conservaient seuls comme des reliques. Le reste de l'Europe catholique n'en savait même pas l'existence. Le lecteur jugera quel trésor de science et de piété nous lui avons ouvert en les reproduisant. Nous devons à la vérité de dire que le grand zèle de M. de Pressy et son ardent désir de ramener à l'Eglise tous ses ennemis, lui ont quelquefois arraché, sans le vouloir, certaines concessions de doctrine assez mal sonnantes en apparence; mais son cœur seul était, là, dupe de son esprit. Nous avons tout corrigé autant qu'il était en nous.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR FRANÇOIS JOSEPH GASTON DE PARTZ DE PRESSY,
ÉVÊQUE DE BOULOGNE.

Apparuit... erudiens nos... ut sobrie et juste et pie vivamus.
il a paru parmi nous, et il nous a appris à vivre avec tempérance, avec justice et avec piété.
(Tite 2, 11, 12.)

MONSEIGNEUR (1),

Un spectacle nouveau s'offre à mes regards en entrant dans cette chaire. Environné de l'appareil d'une pompe lugubre, je vois un peuple entier dans la consternation; tout annonce la tristesse et le deuil. Ah! mes frères, les larmes que vous versez ne rappellent que trop la perte commune que nous avons faite. Vous pleurez un père tendre, un pasteur charitable, la gloire de cette église et le bonheur de son peuple. Accoutumés depuis près d'un demi-siècle à le posséder (2), vous vous étiez fait une douce habitude d'entendre sa voix, de jouir de son aimable présence; et la mort n'a pu vous le ravir, sans vous plonger dans la plus amère douleur. C'est pour la calmer, messieurs, c'est du moins pour en adoucir l'amertume, que je viens m'entretenir avec vous des sublimes qualités de ce pasteur, si digne de notre amour et de nos regrets. En vous consolant, je viens moi-même chercher la consolation auprès de vous; et le souvenir des vertus d'un père n'est-il pas pour des enfants la plus vraie et la plus pure? Oh, combien sa conduite a été sainte, juste et irréprochable! Fidèle imitateur de son divin Maître, il a paru au milieu de nous, nous enseignant, par ses exemples autant que par ses leçons, à vivre dans le monde avec tempérance, avec justice, avec piété: *Apparuit, erudiens nos, ut sobrie et juste et pie vivamus* (Tit. 2, 11, 12).

Que je m'estime heureux de pouvoir faire éclater les sentiments dont mon cœur fut toujours pénétré pour cet illustre prélat, d'être destiné à élever la voix pour rendre à ses vertus un hommage que sa modestie nous avait toujours interdit! et surtout qu'il est précieux pour moi de pouvoir vous montrer mon héros tout entier; de n'avoir dans le cours d'une longue vie aucune tache à couvrir, aucun vice à pallier, aucune faiblesse à excuser, aucun défaut à dissimuler, et de ne trouver en lui que le modèle le plus parfait et le plus sensible des vertus chrétiennes et pastorales!

Ne croyez cependant pas, messieurs, que

(1) Mgr. Jean René Asseline, évêque de Boulogne.

(2) M. de Pressy a gouverné l'église de Boulogne pendant 46 ans.

DE PRESSY. I.

je me dissimule à moi-même la grandeur de mon entreprise. Oui, je sais qu'elle surpasse mes forces; mais j'ose dire qu'elle ne surpasse point mon courage. Le cœur parlera, mes frères: au défaut des talents naturels, les sentiments de l'amour, de la reconnaissance, de la vénération la plus profonde, de la conviction la plus intime, m'animeront, et me prêteront leur éloquence. Et pourrais-je ne pas vous intéresser, en vous rappelant mille traits touchants dont vous fûtes les témoins, et qui firent tant de fois une impression vive sur vos cœurs? Hâtons-nous donc d'entrer dans le détail d'une si belle vie; hâtons-nous de développer les grands exemples que le vertueux Prélat n'a cessé de nous offrir, de sobriété et de tempérance à l'égard de lui-même, de justice et d'équité à l'égard des autres, de religion et de piété envers Dieu. *Apparuit erudiens nos, ut sobrie et juste et pie vivamus.* Ces trois objets feront le partage de ce discours et fourniront l'abondante matière de l'éloge consacré à la mémoire immortelle de l'illustre et Révérendissime Père en Dieu, MONSEIGNEUR FRANÇOIS JOSEPH GASTON DE PARTZ DE PRESSY, évêque de Boulogne. Puisse le souvenir des vertus du pasteur ranimer sans cesse la piété du troupeau!

PREMIÈRE PARTIE.

La sobriété dont parle le grand Apôtre est cette modération chrétienne qui rend l'homme tempérant et retenu en tout, qui le détache de la terre, qui le fait user des choses du monde comme n'en usant pas (1 *Cor.* 7, 31), qui lui inspire l'humilité dans les grandeurs, l'esprit de pauvreté dans les richesses, l'esprit de mortification dans l'abondance de tout ce qui pourrait procurer les agréments de la vie. C'est cette modération universelle qui influe sur toute la conduite de l'homme qui règle tous ses desirs, tous ses projets, toutes ses actions; qui imprime à toute sa vie ce caractère d'ordre, de régularité, de sagesse; qui ne laisse rien ni aux caprices ni aux passions, et qui le retient toujours dans les bornes prescrites par la raison et par la Religion. En un mot l'Apôtre a compris, sous ce nom, cet assemblage de vertus d'où résulte l'accomplissement parfait

(Une.)

des devoirs de l'homme envers lui-même : vertus qui ne présentent rien d'éclatant ni d'extraordinaire, et qui n'en sont pas moins des vertus essentielles au Christianisme : vertus obscures, s'il m'est permis de parler ainsi, et dont la pratique est par là même plus difficile, et suppose plus de courage et de vraie grandeur d'âme : vertus que l'homme charnel ne peut goûter (1 *Cor.* 2, 14), parce qu'elles contrarient ses penchans, et qu'elles révoltent sa raison superbe ; mais qui arrachent cependant malgré lui son admiration, et qui, aux yeux des mondains mêmes, ajoutent à la naissance et aux dignités un nouveau lustre et un nouvel éclat. Or, messieurs, où trouverions-nous un plus beau modèle de cette sagesse, de cette régularité, de cette modération, que dans le digne prélat dont nous entreprenons l'éloge ? Qui en connut mieux le prix ? qui jamais s'y rendit plus fidèle ?

Sorti de la race (1) que le Seigneur a béni (*Isa.* 61, 9), DE PRESSY fut un de ces enfans chéris de Dieu, qu'il a prévenus de ses grâces abondantes, et pour lesquels il semble redoubler ses soins paternels. La Providence veilla d'une manière particulière à la conservation de ses jours (2). La sagesse le conduisit comme par la main dans ce premier âge, où les passions ne font déjà que trop de ravages, et elle préserva son innocence des dangers qui environnent de toutes parts la jeunesse. Les premières études découvrirent en lui les germes d'un talent rare, et de grandes dispositions pour la vertu furent comme les heureux pronostics de la perfection à laquelle il devait arriver un jour. Ainsi, mes frères, Dieu prépare de loin ces hommes qu'il a destinés à être la gloire de son Eglise ; ainsi une providence toute miséricordieuse prenait soin de vous former un pasteur selon le cœur de Dieu (*Jerem.* 3, 15), et faisait croître à l'ombre de ses ailes (*Ps.* 16, 10) celui dont toute la vie devait être consacrée à votre bonheur ! Des maîtres habiles cultivèrent les talents du jeune de Pressy. La bonté de son caractère avait gagné leurs cœurs ; son application à l'étude et ses succès animèrent leur zèle à former un disciple si digne de leurs soins. Rien ne coûta au jeune élève pour y répondre ; et on le vit plus d'une fois sacrifier au désir de s'instruire les amusements propres à son âge, et qu'il aimait alors.

Mais ce fut surtout à son entrée dans cette communauté célèbre dont les vertus retracent encore aujourd'hui les mœurs et l'esprit de son illustre fondateur (3), qu'on vit redoubler en lui l'amour du travail et le goût

(1) M. de Pressy était né au château d'Esquirre, en Artois, diocèse de Boulogne, le 23 septembre 1712, de M. le marquis d'Esquirre, et de demoiselle de Beaufort, tous deux de familles distinguées dans cette province par leur noblesse et leur piété.

(2) Il courut plusieurs fois, pendant son enfance, de grands dangers qui n'eurent point de suites fâcheuses.

(3) Le grand séminaire de S. Sulpice, à Paris.

de la vertu. Dignes prêtres, jamais il n'oublia les saintes leçons qu'il avait reçues de vous, les exemples que vous lui aviez donnés ! Son cœur plein d'estime et de reconnaissance pour votre pieuse maison saisit toutes les occasions de les faire éclater ; et les sentiments qu'il conserva pour elle en seront toujours un éloge bien flatteur. C'était là qu'il avait puisé l'abondance de l'esprit ecclésiastique, de cet esprit qui n'est point du monde, mais qui vient de Dieu (1 *Cor.* 2, 12), de cet esprit de prière, de zèle, de charité qui forme les dignes ministres de Jésus-Christ (*Ibid.* 4, 1). C'était là que cette gravité, cette pureté, cette simplicité de mœurs et tant de vertus qui lui étaient comme naturelles, avaient pris une perfection, une solidité à l'abri de toute atteinte ; et ce fut pour maintenir dans son cœur les pieuses impressions qu'il avait reçues dans cette sainte maison, qu'il en adopta les règles ; il se les rendit propres : sa fidélité à les pratiquer ne se démentit jamais.

Non, messieurs, en quittant le séminaire de Pressy n'en quitta point l'esprit ; il n'en perdit point de vue les pieux usages ; il mit dans toute sa conduite l'ordre et la régularité qu'il y avait suivis. Il savait que l'ordre est comme la base de la vie chrétienne, qu'il facilite l'accomplissement des devoirs, qu'il en assure la constance, qu'il donne au bien même plus de prix et de mérite. Rien dans sa conduite ne fut laissé au caprice : son lever, ses oraisons, ses examens, ses lectures, ses travaux, ses repas, toutes ses actions furent réglées, et les rapports que sa dignité lui donnait avec les hommes purent seuls apporter quelque dérangement à cette sainte uniformité. Son palais retraçait l'image de ces lieux voués à la retraite et au silence. Tout y respirait le calme et la tranquillité : tout y annonçait les mœurs douces et paisibles de celui qui l'habitait. Là, dans l'éloignement du monde et dans le silence des passions, le vertueux Prélat se consacrait tout entier à la piété et au bien de la Religion. Une étude assidue prenait tout les moments qui n'étaient point donnés à la prière et aux devoirs de son état. Ses repas mêmes étaient occupés par des lectures pieuses ou utiles. Des méditations profondes le suivaient partout : ses délassements n'étaient qu'un changement d'occupation ; ou plutôt connaissait-il les relâches nécessaires à un esprit toujours tendu ? Quelques instants de récréation employés à des conversations sérieuses, une promenade chaque semaine (permettez ces détails, messieurs, les détails seuls peuvent faire connaître à quel degré le pieux Prélat a porté la vertu), une promenade chaque semaine, dans les dernières années de sa vie, faite plutôt par obéissance que par goût, omise sur le moindre prétexte, sanctifiée par la récitation de son office, et pour laquelle il ménageait souvent des questions importantes à discuter : voilà, jusqu'au dernier soupir, les seuls moments qu'il ait dérobés à une application continuelle Hélas ! peut-

être le posséderions-nous encore, si le désir de mourir, pour parler ainsi, les armes à la main, et de consacrer à l'utilité de l'Eglise et de l'Etat les instants que le ciel lui laissait, ne l'eût porté à un travail excessif et n'eût abrégé le cours d'une si belle vie !

Ne vous étonnez point après cela, messieurs, si les plus brillants succès couronnèrent tous ses travaux (1) ; si un esprit droit, dépouillé de tout préjugé, au-dessus de toute passion, accoutumé à cette justesse et à cette précision d'idées que donne la saine métaphysique ; une mémoire heureuse, enrichie par la lecture ; un jugement exquis, mûri par les réflexions ; une habitude constante de peser tout, d'analyser tout, de consulter en tout la voix de la raison et de la Religion ; ne vous étonnez pas, dis-je, si les plus belles qualités de la nature, cultivées avec tant de soin, en firent un des hommes les plus éclairés et les plus sages de son siècle. Que de science ! que de lumières ! quelle étendue et quelle profondeur de connaissances ! quelle pénétration ! quelle sagacité ! quelle justesse, quelle force, quelle solidité de raisonnement ! Vous en avez été les témoins, messieurs. Ses ouvrages le seront dans toute la postérité, et justifieront à jamais la haute réputation dont il a joui et la confiance qu'il a inspirée aux hommes les plus distingués par leur science et leur capacité. Mais ce qui est bien plus digne d'admiration, ce qui caractérise le vrai chrétien, quelle humilité au milieu des justes éloges donnés à ses talents et à sa vertu !

La science du pieux Evêque n'était point cette science qui enfle (1 Cor. 8, 1) et qui ne sert qu'à nourrir la présomption de l'esprit (Eccl. 6, 9). C'était la science de Dieu qui, en communiquant aux saints de vives lumières, leur donne un sentiment plus profond de leurs propres misères, et qui, suivant la pensée de saint Grégoire, leur inspire d'autant plus d'humilité, qu'ils connaissent mieux le compte qu'ils auront à rendre des talents et des connaissances que le ciel leur a donnés (2).

L'humilité éclatait de toutes parts dans le vertueux Prélat ; elle se peignait dans tout son extérieur, dans toutes ses paroles. Vous avez admiré mille fois ce maintien humble, cet air de modestie, ce langage d'un homme pénétré de son néant, cette simplicité de mœurs si frappante et si capable de faire, au premier aspect, une impression vive. Mais ce que je ne puis vous peindre, ce sont les sentiments de son cœur pour cette grande vertu ; l'estime qu'il en fit, la vénération particulière qu'il eut pour ceux qui l'avaient plus fidèlement pratiquée ; ce zèle pour l'acquérir, ces desirs ardents de s'hu-

(1) Il avait eu grand nombre de prix au collège : il fut le premier de sa licence, quoique pendant ce temps il fut affligé d'un mal d'yeux qui l'empêchait de lire. Il disait à cette occasion qu'il avait plus appris en réfléchissant qu'en lisant.

(2) Tanto ergo esse humilior... qui que debet ex munere, quanto se obligatiorem esse conspicit in reddenda ratione. Greg., homil. 9. in Evang.

milier, le dirai-je ? ces reproches d'orgueil qu'il se faisait à lui-même. Peuple fidèle, avez-vous pu entendre sans attendrissement ce respectable pasteur s'accuser dans cette chaire même de penchant à la vanité ? Et vous qui avez eu le bonheur de l'approcher de plus près, combien de fois n'avez-vous pas surpris en quelque sorte son humilité ? Combien de fois ne s'est-elle pas dévoilée à vos yeux malgré elle ? Combien de fois ne l'avez-vous pas vue alarmée à la seule apparence d'un éloge ? Ils nous étaient interdits, messieurs ; en vain aurions-nous voulu nous livrer aux sentiments dont nous étions pénétrés ; à peine pouvions-nous, sous des figures empruntées, sous des expressions couvertes, sous des allusions cachées, en laisser échapper quelques traits (1).

C'était cette humilité profonde qui lui inspirait tant de défiance de ses propres lumières, qui le rendait si exact à ne point agir sans conseil, qui lui mettait dans la bouche ces belles paroles conformes à la maxime du Sage : Dieu bénit ceux qui ne s'appuient point sur leur propre prudence (Prov. 3, 5). Enfin pour vous donner une juste idée de son humilité, cet homme, l'honneur et la lumière de l'épiscopat, qui avait développé, dans deux assemblées du clergé (2), des talents et des connaissances supérieures ; qui, dans des conjonctures délicates avait su, par la sagesse de ses opinions, réunir les esprits et empêcher parmi les prélats une division fâcheuse ; cet homme, l'ornement de son siècle, la gloire de l'Eglise gallicane, se regardait, à l'exemple de l'Apôtre (1 Cor. 13 9), comme le dernier des Evêques. O mon Dieu ! quels sentiments votre grace produit dans les cœurs ! et si, suivant la pensée de saint Bernard, l'humilité dans les honneurs est une vertu si belle et si rare (3), quel en est donc le prix, lorsqu'aux dignités on joint tout ce qui peut concilier l'estime et la vénération des hommes ? Aussi, messieurs, l'humble simplicité du pieux Evêque le relevait-elle à leurs yeux bien mieux que n'eût pu faire tout l'éclat du luxe et de la vanité. Cette vie de retraite, qui semblait devoir le faire oublier, ne servait qu'à donner plus de lustre à ses talents et à ses vertus. Plus il cherchait à se cacher, plus son nom était connu et respecté dans toute la France ; à la cour qu'il fuyait et dont il n'approcha que par devoir ; jusque dans les pays étrangers,

(1) Ou on me eroit humble, disait-il, ou on me croit orgueilleux. Si on me croit humble, on doit sentir la peine que les éloges me feraient ; si on me croit orgueilleux, on augmenterait par là mon orgueil, et on se rendrait coupable.

(2) En 1745 et en 1760. Ce fut dans celle-ci qu'un ouvrage de M. de Pressy, dont l'assemblée loue et approuve d'une voix commune la justesse et la solidité, et qui fut envoyé par son ordre à tous les évêques du royaume, ramena les esprits à l'unanimité, et empêcha une espèce de scission qu'on craignait dans l'épiscopat, à cause de ce qui s'était passé en 1755.

(3) Magna prorsus et rara virtus humilitas honorata. Bern., hom. 4, in laudibus Virg. Matris.

d'où il reçut les témoignages les moins suspects de confiance et d'estime, et parmi ceux mêmes qui n'avaient point de part à la foi, et qui rendaient à sa vertu un témoignage éclatant. Tel est le propre de la modestie, lorsqu'elle est jointe aux grandes vertus et aux grands talents. La gloire, qui se refuse aux empresses de l'ambitieux qui court après elle, cherche l'homme humble et modeste qui la fuit.

Continuons, messieurs, de développer les vertus de l'évêque de Boulogne. Une vie sérieuse, constamment appliquée, où tous les moments sont en quelque sorte comptés, et dont toute la suite n'est qu'un enchaînement de devoirs et d'exercices qui reviennent tous les jours et dont on ne s'écarte jamais; une vie aussi uniforme, presque sans dissipation et sans aucuns plaisirs, est déjà une mortification bien coûteuse à une nature jalouse de sa liberté; elle serait pour un mondain une espèce de mort. Ne croyez cependant pas, mes frères, que le pieux Evêque n'ait point porté plus loin l'esprit de mortification. Si j'entrais dans le détail, vous verriez l'homme de Dieu, refusant à ses sens toutes sortes de satisfactions, toujours en garde contre la curiosité, réprimant ses saillies jusque dans les occasions les plus propres à la piquer. Vous verriez dans toute sa vie les privations les plus pénibles et les plus continuées. Vous le verriez... Ah! messieurs, aurai-je la force de le dire! Vous le verriez exerçant sur lui-même une sainte cruauté, empruntant, lorsque l'âge affaiblit ses forces, le secours d'un bras étranger pour châtier un corps faible, courbé sous le poids des années, et le réduire en servitude (1 *Cor.* 9, 27). La mort seule a pu découvrir ces austérités; et combien peut-être qu'une pieuse industrie a su cacher, et dont le secret est descendu avec lui dans le tombeau!

Ce n'est pas tout, messieurs: vous le verriez pratiquer un autre genre de mortification dans le détachement absolu du monde. Oui, il put bien dire avec l'Apôtre que le monde était crucifié pour lui, et qu'il était crucifié pour le monde (*Gal.* 6, 14). Et en effet quel commerce eut-il jamais avec le monde? De quel œil regarda-t-il ses vanités et ses plaisirs? Quelle part prit-il à ses événements et à ses révolutions, autre que celle de l'intérêt le plus tendre pour l'Eglise et pour la patrie? Quelle attache eut-il pour les créatures? Ah! messieurs, il aima: oui, sans doute, une si belle âme fut sensible; elle éprouva les charmes de l'amitié; elle connut les droits que la reconnaissance a sur un bon cœur. Les soins, les noms mêmes des premiers maîtres qui avaient formé sa jeunesse, n'échappèrent jamais de son souvenir; les plus petites marques d'attachement furent payées de retour; les moindres services ne furent point mis en oubli, et il n'en parlait qu'avec cette effusion qui caractérise une âme sensible et reconnaissante. Mais il aima sur toutes choses la vertu, la piété: il aima en Dieu, il aima pour Dieu; il craignit de mêler dans l'amitié

des sentimens trop humains, et il sut y pratiquer les mortifications les plus sensibles.

Pour vous en donner une preuve frappante, messieurs, je mettrai sous vos yeux la conduite de l'évêque de Boulogne par rapport à sa famille. Quand il n'eût pas été aussi sensible qu'il l'était à la voix du sang, la vertu seule de cette respectable famille lui eût concilié son estime et son tendre attachement; et cependant il ne la voyait presque jamais: il fallait que le devoir de sa place et le bien de son diocèse l'y conduisissent (1); il se reprochait, pour ainsi dire, un jour donné à l'amour filial et fraternel: on l'a vu... Raison humaine, renonce ici à tes faibles Inmières, respecte des vertus auxquelles tu ne peux atteindre! et vous, âmes tendres et sensibles, jugez quels durent être les combats d'un fils également plein de tendresse et de respect; on l'a vu résister aux sollicitations d'un père, d'un vieillard qui ne se flattait presque plus de le revoir. A peine ses prières et ses larmes purent-elles fléchir le Prélat et arracher quelques instants à son austère vertu. Je l'avoue, messieurs, la nature frémit à ces traits; mais qu'ils sont sublimes aux yeux de la foi! qu'ils supposent de force et de courage! Que le désir de la perfection est enraciné dans un cœur, lorsqu'on lui sacrifie jusqu'aux plaisirs les plus doux et les plus légitimes! Qu'il faut être mort à soi-même et au monde pour pratiquer un si généreux détachement! Quels exemples! Que de motifs de condamnation contre nous! A la vue d'un homme qui à la naissance, au rang, aux rapports avec les hommes, à une santé faible, a su joindre les rigueurs de la mortification et de la pénitence, que deviennent les excuses inventées par la délicatesse pour s'y soustraire? Ajouterai-je, messieurs, si le juste, si celui qui n'eût peut-être d'autres fautes à se reprocher que celles qui échappent à la plus exacte vigilance; si un homme, affermi dans la vertu par une habitude constante, a cru devoir crucifier sa chair, mortifier ses sens, vivre dans un détachement entier et dans l'éloignement absolu des plaisirs de la terre; que penser de nous pécheurs, à peine initiés dans la vertu, qui passons nos jours dans la mollesse, et qui nous livrons avec sécurité à toutes les attaches et à tous les dangers du monde!

Enfin, messieurs, le vertueux Prélat mit le comble à sa mortification, par l'esprit de pauvreté dans lequel il vécut. Venez, pauvres de Jésus-Christ, venez et voyez si votre respectable pasteur n'a pas constamment cherché à se rapprocher de vous, à se rendre conforme à vous; voyez s'il a voulu soutenir sa dignité par l'éclat d'une pompe mon-

(1) Il n'y allait que lorsque ses visites épiscopales le menaient fort près d'Esquirre, et il n'y passait qu'un jour, à moins que cette paroisse ne fût le centre d'où il partait pour visiter les paroisses voisines.

daine; voyez la frugalité de sa table, la modestie de ses vêtements, la simplicité de ses meubles et de ses équipages, ce dénûment de toutes les commodités de la vie; voyez si dans toutes ses dépenses, il donna rien au goût ou au caprice; si elles ne furent pas toutes réglées par le besoin; si la plus sévère économie, je dirais presque une sainte avarice, n'y présida pas. Eh! que ne puis-je vous montrer l'homme de Dieu dans les derniers instants de sa vie, expirant entre les bras de la pauvreté! Non, ils ne s'effaceront jamais de mon souvenir, ces tristes moments où j'ai vu ce vénérable vieillard étendu sur un lit de douleurs, enveloppé d'un vêtement qui eût à peine convenu à l'indigence; plus grand, plus digne d'admiration dans cet état de dénûment, que s'il eût été environné de l'appareil du faste et de la magnificence: heureux et mille fois heureux d'avoir retracé jusqu'à la mort l'image d'un Dieu pauvre. Car, mes frères, à cette heure fatale, les grandeurs disparaissent, les titres s'évanouissent, les vertus seules restent: et si nous avons maintenant l'intime confiance que Dieu n'a enlevé le pieux Prélat que pour le placer dans sa gloire, c'est parce que sa vie a été régulière et laborieuse, parce qu'il a été humble et pauvre, parce que son cœur a été détaché des choses de la terre, parce qu'il a porté sans cesse dans son corps la mortification de Jésus-Christ (2 Cor. 4, 10), parce que toute sa conduite a été le tableau fidèle et parfait des vertus chrétiennes. Vous avez admiré jusqu'ici les grands exemples qu'il vous a donnés dans l'accomplissement des devoirs de la sobriété et de la tempérance à l'égard de lui-même; je vais vous montrer avec quelle fidélité il a rempli ceux de la justice et de l'équité envers le prochain: *Apparuit erudiens nos ut juste vivamus.*

SECONDE PARTIE.

Si on n'envisage que l'extérieur des dignités; si on ne considère que le pouvoir qui y est attaché et la pompe qui les environne; si on ne fait attention qu'au respect qu'elles impriment et aux hommages qu'elles attirent, elles n'offrent rien que d'attrayant et de flatteur. Mais que la scène change bien de face, lorsqu'on perce ces dehors séduisants, lorsqu'on aperçoit les soins et les inquiétudes qu'ils cachaient, lorsqu'à l'aide des lumières de la foi on découvre la multitude et l'importance des devoirs attachés aux grandes places, et le compte terrible qu'il en faudra rendre au dernier jour! C'est surtout à l'épiscopat, messieurs, que peuvent s'appliquer avec plus de vérité ces réflexions. Ah! cette dignité qui, aux yeux de l'ambition, pourrait paraître si digne d'envie, quelles charges elle impose! Quelles sollicitudes elle traîne après elle! Combien ses obligations sont grandes! Combien ses devoirs sont étendus! Un évêque, selon le cœur de Dieu, n'est plus à lui-même. Serviteur de tous (1 Cor. 9, 19),

il se regarde comme comptable de tous ses moments, et il s'oublie pour ne penser qu'à son peuple: pasteur de tous, une sainte inquiétude le tient continuellement éveillé sur toutes les parties de son troupeau: père de tous, rien de ce qui les intéresse ne lui est étranger, et ses entrailles s'émeuvent sur tous leurs besoins: redevable aux Grecs et aux Barbares, aux savants et aux simples (Rom. 1, 14), il se fait tout à tous (1 Cor. 9, 22), et il n'est point de peines, point de travaux, point de sacrifices qui lui coûtent pour les gagner tous à Jésus-Christ (Ibid. 9, 19). Il est donc vrai que l'épiscopat est un saint esclavage; et qu'en montant au degré éminent du sacerdoce un pontife de Jésus-Christ vient, comme son divin maître, non pour être servi, mais pour servir: *Non venit ministrari sed ministrare*, et pour sacrifier jusqu'à sa propre vie au salut de son peuple, *Et dare animam suam redemptionem pro multis* (Matth. 20, 28). Aussi, messieurs, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un évêque, est-il de dire qu'il n'a méconnu aucune de ses obligations, qu'il n'a perdu de vue aucun de ses devoirs; et c'est ce que je ne crains point de dire de l'évêque de Boulogne. Le détail en sera la preuve.

Né dans ce diocèse, la providence ne voulut point que d'autres partageassent avec nous le bonheur de le posséder. A peine sorti de ses études, elle l'appela auprès de son illustre prédécesseur, pour le former de bonne heure au gouvernement; et bientôt elle le plaça lui-même à la tête du troupeau (1). Jeune encore, mais déjà mûr, déjà plein de cette sagesse que l'esprit de Dieu seul peut donner, de Pressy ne fut point ébloui par l'éclat de sa dignité; et tandis qu'on applaudissait de toutes parts à ce choix; tandis qu'un pontife, célèbre par ses vertus épiscopales, et surtout par son aimable piété (2), rendait au nouveau prélat le témoignage flatteur que l'événement a si bien justifié, qu'il serait un saint et savant évêque, de Pressy tremblait à la vue du fardeau qui venait de lui être imposé. Il l'eût refusé, messieurs, s'il n'eût craint de contrarier les vœux de Dieu. L'homme vraiment humble n'envie point les dignités de l'Eglise, il ne les recherche point, il les redoute même et les fuit; mais il y monte lorsque la voix de Dieu l'y appelle. Et où en seraient vos peuples, ô mon Dieu, si l'humilité écartait sans retour du sanctuaire ceux que l'humilité rend plus dignes d'en occuper les premières places! De Pressy ne résista donc point aux ordres de la Providence; il mit toute sa confiance dans ce Dieu qui n'abandonne point les humbles; il espéra, selon sa divine promesse, qu'étant l'unique objet de ses pensées, l'unique fin de ses actions, il conduirait lui-même ses

(1) Il fut nommé à l'évêché de Boulogne en décembre 1742, étant âgé de 50 ans. Il avait été quatre ans grand-vicaire de M. de Devise.

(2) Mgr. Louis François Gabriel d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens. Voyez les Mémoires sur sa vie.

pas, *in omnibus viis tuis cogita illum et ipse diriget gressus tuos* (Prov. 3, 6).

Ses premiers regards se portèrent sur ceux qui composaient sa maison. Il crut que le soin de les instruire et l'attention à veiller sur la manière dont ils remplissaient les devoirs de la Religion devaient être les premiers objets de sa sollicitude pastorale. L'Apôtre lui avait appris, que celui qui ne sait pas gouverner sa propre famille est à plus forte raison incapable de conduire l'Eglise de Dieu (1 Tim. 3, 5); il avait entendu cet anathème foudroyant : que si quelqu'un n'a pas soin particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et est pire qu'un infidèle (*Ibid.* 5, 8). Hélas ! messieurs, combien de chrétiens s'aveuglent sur ces devoirs sacrés et indispensables ! Peu exigeant pour lui-même, l'évêque de Boulogne voulut que les siens servissent fidèlement le Maître commun des hommes. Des lectures réglées auxquelles tous étaient tenus d'assister, nourrissaient en eux les sentiments de la Religion et de la vertu ; des occupations utiles, qu'une charité industrieuse savait leur ménager, prévenaient les maux que l'oisiveté entraîne après elle ; rien de ce qui pouvait intéresser leur salut n'était négligé. Le pieux Evêque avait conservé l'usage de la prière commune ; on le voyait au milieu des siens leur donner l'exemple d'une tendre piété, offrir pour eux les prières les plus ferventes, conjurer le Seigneur d'être sans cesse avec eux et de les combler de l'abondance de ses grâces. Spectacle édifiant ! sainte union de prières bien capable de toucher le cœur de Dieu ! Pieuse pratique trop négligée de nos jours, et que le digne pasteur désirait ardemment de voir revivre dans les familles !

Vous ne doutez pas, messieurs, que l'attention paternelle de l'évêque de Boulogne pour les siens ne redoublât dans leurs infirmités. Quelle tendre sollicitude alors pour leur procurer les secours humains, et plus encore ceux de la Religion ! Quelle joie ses visites fréquentes portaient dans leur âme ! Combien ses saintes paroles les animaient à souffrir avec patience et avec résignation ! Quelle consolation pour eux de consommer leur sacrifice dans une maison où la sainteté et la paix de Dieu habitaient, de mourir en quelque sorte entre les bras de leur bon maître, et d'emporter la ferme confiance que la mort même ne les effacerait pas de son souvenir, et qu'il s'intéresserait sans cesse pour eux auprès de Dieu !

Mais pourquoi m'étendre sur les bontés paternelles du vertueux Prélat pour ceux de sa maison ? Tout son peuple ne les partageait-il pas ? N'eût-il pas pour tous les mêmes sentiments, la même tendresse ? Ne put-il pas dire avec l'Apôtre, qu'il les aimait tous dans les entrailles de Jésus-Christ (*Phil.* 1, 8) ? Ne veilla-t-il pas sur tous comme devant en rendre compte au souverain Pasteur des âmes (*Hebr.* 13, 17) ? Eut-il d'autres plaisirs, d'autres délices que d'être au milieu de ses ouailles ? Il ne les quitta jamais que pour aller s'occuper avec ses illustres collè-

gues du bien de la Religion et de l'intérêt général du clergé de France. Une fois seulement la voix du sang le tira de son diocèse ; mais dans quelle circonstance ? Ah ! messieurs, une telle exception ne peut que rendre plus sensible l'attachement inviolable du pieux Prélat à la résidence. Un père mourant l'appelait pour recevoir de lui les dernières consolations. La grâce épure les sentiments de la nature, elle ne les détruit point ; et l'austère vertu qui le tenait en garde contre des mouvements trop humains n'avait point altéré sa tendresse pour ceux dont il avait reçu le jour.

Ce n'était point assez, messieurs, pour l'évêque de Boulogne de rester constamment attaché à son troupeau, il voulait que toutes ses brebis entendissent sa voix (*Joan.* 10, 3) ; chaque année il parcourait les campagnes pour reconnaître par lui-même leur état (*Prov.* 27, 23) : ni l'âge, ni les infirmités, ni la rigueur des saisons, ni la difficulté des chemins, ne pouvaient l'arrêter. O vous qui avez été les compagnons de ses courses apostoliques, dites-nous avec quelle infatigable activité il se livrait à tout ce qui pouvait intéresser son ministère ; annonçant dans tous les lieux où il passait l'Evangile du Seigneur (*Act.* 8, 4), proportionnant ses instructions à la portée des faibles et des ignorants, parlant à tous avec la ferveur et l'effusion du zèle (*Ibid.* 18, 25), se conduisant envers eux comme un père envers ses enfants (1 *Thes.* 2, 10), courant après les brebis égarées pour les ramener au bercail, rétablissant la paix dans les familles, portant la consolation dans le sein des affligés et des malades, allant jusque dans les chaumières chercher de pauvres enfants que leurs infirmités privaient du bonheur de venir à lui ! Racontez-nous les salutaires effets, les vives impressions que sa présence faisait sur le cœur de ses peuples, le saint enthousiasme de ces âmes simples à la vue de leur pasteur, l'admiration dont elles étaient pénétrées pour ses vertus, les bénédictions dont elles le comblaient, l'empressement, la confiance avec laquelle elles se prosternaient à ses pieds ; ouvrez-nous le cœur de ce bon pasteur, montrez-nous les transports de sa joie, l'attendrissement de son âme, l'affection avec laquelle il leur tendait les bras pour les recevoir tous dans son sein !

Il avait surtout, messieurs, une tendresse, une prédilection particulière pour les pauvres et pour les enfants. Souvent ils se rassemblaient autour de lui comme autour d'un bon père, et on voyait alors ce respectable pasteur les instruire, avec une patience et une douceur admirables, des premières vérités de notre sainte Religion, les exhorter à l'amour de Dieu, leur apprendre à le prier, et ouvrir leurs cœurs à la confiance et aux saintes impressions de la grâce, par les effets d'une bienfaisante charité ; car l'aumône était entre ses mains un moyen puissant pour porter les âmes à la pratique de leur devoirs. Toujours il la joignait aux paroles d'édification et de salut. Et qui pourrait décrire les saintes

profusions de sa charité? Qui pourrait dépeindre cet esprit de miséricorde qui animait notre respectable pasteur, cette compassion tendre pour les malheureux, cette charité universelle à laquelle rien n'échappait, qui embrassait tous les besoins? Elle était dans son cœur comme une source d'eau vive (*Joan. 4, 14*) qui rejaillissait jusqu'aux extrémités de son diocèse.

Peu content de laisser partout où il allait, des traces de ses bienfaits (*Act. 10, 38*), il employait chaque année des sommes considérables à couvrir la nudité. Les sentiments que la nature a mis dans le cœur d'un père, la grâce les met dans le cœur d'un pasteur; que dis-je? elle lui donne l'amour, les tendres inquiétudes d'une mère: son palais était toujours accessible aux malheureux. Des occupations sérieuses, des affaires multipliées, le soin d'un grand diocèse ne lui permettaient pas quelquefois de se prêter aux désirs des grands et des riches; mais l'indigence: ah! elle lui était trop chère, elle intéressait trop son cœur pour ne pas trouver toujours un accès facile auprès de lui. Il interrompait tout; comme Tobie (*Cap. 2, 3*), il quittait la table pour voler à son secours. Un abord affable, un air de compassion, un visage sur lequel était peinte la bonté, des paroles pleines de douceur avaient déjà calmé l'affliction du pauvre, avant que la main du charitable pasteur se fût ouverte pour soulager ses maux. Et ne l'avons-nous pas vu dans des calamités désastreuses, mêler ses larmes à celles des infortunés? N'avons-nous pas entendu ces acclamations, ces cris d'admiration et d'attendrissement d'autant plus touchants, que sa sensibilité les arrachait à des âmes moins capables de feindre? C'était dans ces moments où la main de Dieu s'appesantit sur les peuples, qu'il déployait toutes les ressources d'une charité active et prévoyante. Quel est le pauvre qui ait imploré son secours, et qui en ait été abandonné? Quel est celui qui lui ait exposé ses misères, et qui en ait été rebuté (*Eccl. 2, 12*)? Y en eût-il d'étrangères à son cœur? Ceux mêmes qui n'étaient point de son troupeau ne trouvaient-ils pas en lui un consolateur, et n'allaient-ils pas, comblés de ses bienfaits, porter au loin la réputation de sa charité?

Ne nous laissons point, messieurs; entrons dans ce séjour où se trouvent rassemblées toutes les misères, où l'humanité souffrante offre le spectacle de tous les maux qui l'affligent; pénétrons dans ces lieux destinés à garder les tristes victimes de la justice humaine; descendons dans ces souterrains où les forfaits attendent la peine qui leur est réservée: partout nous trouverons le digne pasteur répandant ses bienfaits, portant la consolation dans les âmes, apprenant aux malheureux à bénir la main qui les frappe, et à profiter de leurs maux pour gagner une meilleure vie, faisant sur ces cœurs flétris par l'infortune ou dégradés par le crime, une impression qu'ils n'avaient peut-être ja-

mais ressentie; enfin jusque dans les pays barbares nous verrons sa charité cherchant les infortunés qui y gémissent sous la plus dure servitude. La compassion avait crû avec lui dès l'enfance (*Job. 31, 18*), elle l'accompagna jusqu'au tombeau; et les dernières largesses sorties de sa main bienfaisante n'avaient pas encore eu le temps d'arriver au sein du pauvre, lorsqu'il en recevait déjà la récompense dans le sein de Dieu (1).

Est-il, messieurs, est-il un plus beau spectacle que celui qu'offre une charité aussi étendue? Et si la dignité d'un pontife de Jésus-Christ imprime la vénération la plus profonde, lorsque, dans les fonctions de l'auguste ministère, elle paraît environnée de toute la pompe de nos saintes cérémonies, combien est-elle plus touchante, plus attendrissante, lorsqu'elle se rabaisse aux plus petits; lorsqu'elle écoute leurs plaintes; lorsqu'elle descend dans le détail de leurs besoins; lorsqu'un premier pasteur, entouré de malheureux dont il est le père, se montre sensible à toutes leurs misères; lorsque des besoins, toujours excessifs et toujours renaissants ne peuvent lasser son inépuisable charité; et surtout lorsque, comme l'évêque de Boulogne, il exerce les œuvres de miséricorde avec cette générosité, avec cette joie, avec cet air de satisfaction et d'intérêt, qui ajoutent aux bienfaits un prix inestimable. Grandeurs, dignités, richesses, si vous avez quelque prix aux yeux du sage et du chrétien, s'il peut envier le sort de ceux qui vous possèdent, ah! c'est lorsque vous servez à de si nobles usages. Et devraient-elles avoir d'autre destination, messieurs? En est-il une plus belle, plus délicate? Le bonheur d'adoucir les rigueurs de l'infortune n'est-il pas le seul dédommagement réel des peines qu'elles entraînent après elles? Les douces émotions que les bénédictions du pauvre et de l'affligé excitent dans une âme tendre et généreuse ne sont-elles pas la consolation la plus vraie, le plaisir le plus pur qu'un bon cœur puisse goûter? Et pour entrer dans les vues de la foi qui conduisaient le vertueux Prélat, cette destination n'est-elle pas la seule que la Religion avoue, la seule qui puisse sauver les puissants et les riches des dangers attachés à leur condition, la seule qui fasse des grandeurs et des richesses un fondement de l'espérance chrétienne et le gage de la récompense future?

Je ne quitte qu'à regret, messieurs, les tableaux touchants de la charité du pieux Prélat, pour passer au développement rapide des autres devoirs que la justice chrétienne prescrit envers le prochain, et qu'il a remplis avec la même fidélité, la même perfection. Devoir de dépendance et de subordination, *Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum* (*1 Petr. 2, 13*). L'évêque de

(1) Il avait projeté de partir pour faire des visites le jour même qu'il fut enterré. Voyant que la maladie le retenait, il remit la veille de sa mort, à MM. les doyens des districts qu'il devait visiter, 5600 liv. qu'il avait intention de distribuer dans ces districts.

Boulogne ne les méconnut jamais. Toujours il fut plein de soumission et d'amour pour le roi, de considération et de déférence pour ceux qui partageaient son autorité. Extrêmement réservé à juger ceux que la Providence a placés à la tête du gouvernement, il souffrait avec peine qu'on les critiquât en sa présence, et il usait, pour réprimer la censure, de tout ce que le respect pour son rang et pour sa personne lui donnait d'autorité. Ses sentiments envers le souverain Pontife étaient ceux de l'obéissance et d'un amour vraiment filial. Il n'en parlait que dans les termes les plus respectueux ; il soumettait de cœur tous ses ouvrages à son jugement ; il prenait aux événements qui portaient quelque atteinte à son autorité le vif intérêt que la Religion inspire. Sa dignité n'affaiblissait en lui le respect dont il avait toujours été pénétré pour ceux qui lui avaient donné le jour.

O mœurs antiques ! ô vénérables restes de l'âge des patriarches ! ô respect pour les pères et mères, si profondément gravé dans le cœur de l'homme, pourquoi une philosophie irréligieuse a-t-elle presque détruit tes saintes impressions ? Que tout ce qui rappelait ce respect, également prescrit par la nature et par la Religion, était cher au pieux Evêque ! avec quel soin il le recommandait aux enfants ! Quels exemples il en donnait à sa famille, lorsque la Providence l'y conduisait ! Quelle édification de voir le Prélat aux genoux de son père, rendre hommage à l'autorité paternelle, et le respectable vieillard, à son tour, prosterné aux pieds de son fils, honorer en lui la dignité épiscopale et le caractère de premier pasteur (1) ! Saint échange de bénédictions ! Et comment Dieu n'eût-il pas exaucé ces vœux mutuels, des vœux si tendres et si légitimes ? Comment n'eût-il pas répandu sur une famille si religieuse ses grâces les plus abondantes ?

Devoir de justice et d'équité, *Neminem læsimus... neminem circumvenimus* (2 Cor. 7, 2). C'est ce que l'évêque de Boulogne pouvait dire avec autant de confiance que le grand Apôtre : qu'il n'avait offensé personne, qu'il n'avait fait de tort à personne, qu'il n'avait usé de surprise envers personne, qu'il n'avait jamais cherché à frustrer qui que ce soit de ses droits légitimes. Je ne dis pas assez : en garde contre lui-même, lorsque ses intérêts se trouvaient en opposition avec ceux des autres, ne semblait-il pas se faire un devoir de développer leurs moyens avec plus de sagacité, de les présenter avec plus de force, de plaider leur cause avec plus d'intérêt qu'ils n'eussent fait eux-mêmes ? On remarquait dans sa conversation cette exactitude d'une âme timorée à ménager l'honneur du prochain, une aversion extrême pour la

(1) En Artôis, les enfants, avant de se coucher, demandent à genoux la bénédiction de leurs père et mère. C'était conformément à cet usage édifiant que M. de Pressy, étant évêque, se mettait à genoux pour recevoir la bénédiction de son père ; et M. le marquis d'Esquirre, lorsque son fils partait, se mettait à genoux pour recevoir la bénédiction de son évêque.

médiance, cette crainte prudente de prononcer légèrement sur la conduite d'autrui, une attention, je dirais presque scrupuleuse, à couvrir les fautes de ceux qui lui étaient soumis. Le même esprit d'équité lui inspirait le plus grand éloignement de toute acception de personne, de toute préférence qu'il n'eût pas crue fondée sur le mérite. Et n'a-t-il pas constamment prouvé combien il était attentif à ne consulter que la conscience ? combien il se défiait de ces recommandations dictées par une amitié aveugle ou par une bonté trop facile ; combien il craignait d'écouter la voix de la chair et du sang ? Oui, messieurs, peut-être eût-il accordé aux étrangers ce qu'il refusait à ses proches.

Devoir de bonté et d'égards pour ses coopérateurs, *Neque ut dominantes in clericis* (1 Pet. 5, 3). Que sa conduite envers eux était pleine de réserve et d'une sorte de respect ! Quelle attention à ménager leur sensibilité ! S'il fallait avertir, il le faisait avec toutes les précautions de la charité ; s'il fallait reprendre, ses paroles ne portaient point l'amertume dans le cœur, la fermeté et la force étaient toujours tempérées par la douceur et la modération ; s'il fallait sévir, ah ! le cœur d'un père se montrait encore. Les exhorter avec une tendresse paternelle à veiller sur eux-mêmes et sur le troupeau qui leur était confié (Act. 20, 28), les encourager à vivre dans l'esprit de prière et de méditation, les animer à pratiquer la vertu et à avancer dans les voies de la perfection, voilà quels étaient au milieu d'eux les soins continuels de son zèle et de sa charité. *Ut filios meos carissimos moneo* (1 Cor. 4, 14).

Devoir de compassion et de miséricorde, *Compatientes* (1 Pet. 3, 8). La vertu n'inspire point la dureté ; elle ne rend point rigide et austère envers les autres. Au contraire, plus elle est éminente, plus elle inspire d'indulgence et de commisération pour leurs faiblesses, plus elle porte à diminuer et à excuser leurs fautes, plus elle donne de compassion pour les peines sans nombre qui accablent l'humanité, plus elle rend un pasteur sensible aux afflictions de son peuple, aux maux de sa patrie. Ah ! messieurs, qui jamais se montra plus plein de ses sentiments que l'évêque de Boulogne ? Qui jamais fut plus indulgent, plus compatissant ? Qui jamais s'intéressa pour tous avec plus de zèle auprès de celui qui peut seul remédier à toutes nos misères ? La mort même n'éteignait point sa charité, elle allait au delà du tombeau ; le sort des âmes, que des taches légères privent de la vue de Dieu, touchait vivement son cœur ; il offrait souvent pour elles au Seigneur le saint sacrifice, il leur appliquait les trésors de l'Eglise, et il ne négligeait rien pour accélérer leur bonheur.

Devoir de prévenance et de condescendance, *Honore invicem prævenientes* (Rom. 12, 10). Vous sentez, messieurs, que le goût du pieux Prélat pour la retraite et le silence l'éloignait du monde ; mais la vertu et l'esprit de la Religion le ramenaient dans la société, lorsque la décence le demandait. Il ne

se refusait point aux bienséances ; il se prêtait à la conversation ; il cherchait à y égayer un caractère naturellement sérieux et grave. Malgré son amour pour la simplicité et la pauvreté, sa générosité, sa grandeur même éclataient dans les occasions où l'homme public devait se montrer.

Devoir de bienveillance et d'amitié, *Fraternitatis amatores* (1 *Pet.* 3, 8). Ceux qui l'approchaient en recevaient de lui les témoignages les plus sincères ; il les accueillait avec cordialité ; il semblait dire à tous, comme saint Paul : Ma bouche s'ouvre, mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte, mes entrailles ne sont point resserrées pour vous ; *Os nostrum patet ad vos... cor nostrum dilatatum est, non angustiamini in nobis* (2 *Cor.* 6, 11 et 12).

Devoir d'union et de concorde, *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis* (*Eph.* 4, 3). Combien cette concorde lui était chère ! Combien il eût désiré l'établir partout ! Combien il se félicitait d'être le pasteur d'une ville où l'harmonie et la bonne intelligence ont toujours régné entre les différents corps qui la composent ! Combien de fois cette chaire a retenti de ses vives et pressantes exhortations à la paix ! Combien il prenait soin de la maintenir par sa modération et sa prudence ! Dignes ministres de Jésus-Christ, mes vénérables frères, une union bien précieuse régnait dans cette église ! Jamais nos cœurs ne furent divisés de celui de notre respectable pontife ; nous le regardions tous comme notre père commun ; il en avait la tendresse, et il trouvait en nous les sentiments de l'amour et de la vénération. Ses vertus étaient notre gloire, nous nous enorgueillissions de l'avoir pour chef et pour pasteur. La mort n'a point altéré ces sentiments ; et lorsque nous connûmes le désir que son humilité lui avait dicté, la prière qu'il nous faisait de céder à d'autres sa dépouille mortelle, ah ! nous ne pûmes soutenir l'idée d'une séparation si sensible. Non, mes frères, non, il ne nous quittera point ; il sera au milieu de nous ; ses cendres répandront encore dans ce temple la bonne odeur de Jésus-Christ ; la vue de son tombeau sera pour nous une leçon perpétuelle des vertus les plus sublimes, et elle nous rappellera sans cesse aux sentiments d'une tendre piété (1).

Devoir de support et de patience, *supportantes invicem et donantes vobismetipsis* (*Col.* 3, 13). Pourrions-nous oublier, messieurs, à quel degré l'évêque de Boulogne a porté ces vertus ? Pourrions-nous jamais oublier ce qui nous a frappés tant de fois ; cette douceur inaltérable, ce langage toujours paisi-

(1) M. de Pressy avait, par son testament, prié son chapitre de l'enterrer dans le cimetière de la paroisse de la haute ville. Le chapitre n'a pas cru devoir se priver d'une dépouille si précieuse, et en conséquence le pieux évêque a été enterré dans le sanctuaire de l'église cathédrale. Le chapitre de Boulogne a imité en cela la conduite que celui d'Amiens avait tenue à l'égard de M. de la Motte, dont le testament exprimait le même désir ; conduite que M. l'évêque de Boulogne approuva hautement.

ble, ce front toujours serein, cette tranquillité à l'abri de toute émotion, d'autant plus admirable, que ce n'était que par des combats violents et continuels qu'il avait pu acquérir un tel empire sur un caractère naturellement vif ; cette égalité d'âme qu'on ne peut bien apprécier que lorsqu'on connaît la multitude et la diversité des soins, des embarras, des inquiétudes, des peines, et souvent, messieurs, très-sensibles, qu'entraîne après lui le ministère du premier pasteur ; cette patience qui lui faisait envisager dans ses ennemis mêmes des objets de sa tendresse et de sa charité. Mais une si belle âme put-elle donc avoir des ennemis ?

Quel triste souvenir vient ici me troubler ! Quoi, ce pontife vénérable, ce pasteur qui n'a vécu que pour le bonheur de son troupeau ! Quoi, dans le temple du Seigneur, au sortir de son sanctuaire, sous les yeux de Jésus-Christ, une main parricide attende à ses jours (1) ! Mais, ô Providence de mon Dieu, vous veillez à sa conservation, vous seule avez pu briser le fer meurtrier qui le frappe. Que votre conduite est admirable ! vous vouliez donner à l'évêque de Boulogne ce dernier trait de ressemblance avec tant d'illustres pontifes, et lui faire partager avec eux le mérite et la récompense du martyre : vous vouliez qu'il ne manquât rien à sa gloire et à notre instruction. Tandis qu'une sainte indignation arme les témoins de ce sacrilège attentat contre son auteur, seul au milieu de tous, le Prélat conserve la paix de son âme : Qu'on le laisse aller, s'écrie-t-il, qu'on ne lui fasse point de mal. O paroles mémorables, paroles bien dignes d'un disciple de Jésus-Christ ! Sa blessure et le danger qu'il a couru ne l'occupent point ; son soin unique est de sauver l'assassin des châtimens qui le menacent : il veut qu'on cache l'instrument échappé de ses mains, et qui peut servir à sa conviction ; il voudrait par son calme et sa tranquillité déguiser l'énormité du crime, en distraire l'attention de ceux qui l'environnent, et dérober par-là aux juges la connaissance de ce forfait. S'il ne peut y réussir, il cherche au moins à le faire passer auprès d'eux pour l'effet de l'égarément et de la folie ; il sollicite à la cour la grâce du coupable ; et lorsqu'il désespère d'arracher à la justice humaine le glaive vengeur, il veut au moins fléchir la justice divine. Le saint sacrifice offert tous les jours pour l'assassin attire sur lui les miséricordes du Seigneur, et lui obtient des grâces de componction et de pénitence. Tout ce qui tient au coupable devient cher au cœur du ver-

(1) M. l'évêque de Boulogne fut assassiné le 14 juin 1759, jour du S. Sacrement, au sortir de vèpres, lorsqu'il allait passer de l'église dans l'évêché. Ce crime eut pour cause la vengeance d'un homme qu'il avait exclu des ordres sacrés longtemps auparavant. Le coup fut très-violent ; mais par un effet de la divine Providence, un soldat qui passa auprès de l'assassin au moment où il se préparait à donner le coup, en détourna la direction, en sorte qu'il porta sur la clavicule. Le couteau cassa, et la blessure ne fut point dangereuse.

tueux Prélat : il tourne des regards de compassion vers une mère digne d'un meilleur sort, que le crime et le supplice de son fils laissent dans la honte et dans la douleur, et il lui assure jusqu'à la mort les effets de sa généreuse charité (1).

Ames si sensibles à l'honneur, comparez cette noble vengeance avec ces fureurs homicide qui pour un mot, pour une légère injure, vont plonger le fer dans le sein d'un ami, et porter la désolation dans une famille infortunée, et dites-nous... J'en appelle à votre conscience, à votre raison, au sentiment naturel ; dites-nous de quel côté est la force, le courage, la vraie grandeur d'âme. Je finis par ce trait héroïque, messieurs, le tableau intéressant des vertus que l'évêque de Boulogne a pratiquées à l'égard du prochain, pour vous en offrir un autre non moins touchant ; je veux dire celui de sa religion et de sa piété envers Dieu. *Apparuit erudiens nos... ut pie vivamus.*

TROISIÈME PARTIE.

J'éprouve plus vivement que jamais, messieurs, en entrant dans cette partie de mon discours, combien je suis au-dessous de mon sujet ; combien j'ai lieu de craindre que les vertus de l'évêque de Boulogne ne perdent dans ma bouche leur éclat et la sublimité qui en fut le caractère propre. Et comment en effet vous développer les opérations secrètes de la grâce dans son âme, les vives lumières de sa foi, les douces émotions de son espérance, les tendres épanchements de son amour ? Daignez donc, ô mon Dieu, suppléer à ma faiblesse ; daignez allumer dans mon cœur une étincelle de ce feu divin dont vous aviez embrasé celui du vertueux Prélat, afin que touché, pénétré moi-même des grands exemples de sa piété et de son zèle, je puisse les rendre plus sensibles et les présenter avec plus de vérité et plus de force.

La piété était un héritage précieux que l'évêque de Boulogne avait reçu de ses ancêtres. Sa famille, plus distinguée encore par son amour pour la religion que par sa naissance, mettait sa gloire dans la crainte du Seigneur : un père plein de vertu n'avait cessé de lui en inspirer les sentiments, et le pieux Evêque ne se rappelait qu'avec attendrissement les belles maximes qu'il avait entendues de sa bouche (2). Quel avantage,

(1) Il lui assura une pension de 200 liv. tant qu'elle vivrait, et il donna aussi des secours à une sœur de l'assassin.

(2) M. de Pressy eut pendant quelque temps le projet d'entrer dans la congrégation de S. Sulpice. M. son père en ayant été informé, dit ces belles paroles, *S'il est appelé à cet état, j'en fais le sacrifice au Seigneur, quand même on l'enverrait au Canada.* (MM. de S. Sulpice y avaient un séminaire). N'est-ce point pour récompenser la générosité de ce sacrifice, que Dieu permit que, contre l'usage ordinaire, M. de Pressy fût évêque de son propre diocèse ?

On trouve dans le testament de M. l'évêque de Boulogne un autre trait qui prouve combien son père pensait chrétiennement. Le Prélat y rappelle ce qu'il

messieurs, quel bonheur inappréciable pour des enfants, de naître dans une famille où tout les rappelle aux sentiments et à la pratique de la religion ! Et à quel degré de perfection ne peut pas atteindre une âme, lorsque d'heureuses dispositions se trouvent soutenues par les leçons et les exemples de parents religieux, lorsqu'elles sont constamment cultivées et nourries par les soins d'une sainte éducation !

L'évêque de Boulogne en est un exemple frappant. La piété avait jeté de profondes racines dans son cœur, et je ne sais si on peut la porter à un degré plus éminent. Je ne sais si on peut être plus pénétré de Dieu, plus plein de son souvenir, plus attentif à sa présence. Toutes ses paroles étaient animées de l'esprit de Dieu, ses conversations paraient de l'abondance d'un cœur (*Luc. 6, 45*) que la pensée de Dieu occupe sans cesse. Le ciel et la terre, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, me parlent de vous ; tout ce qui y est renfermé me dit que je dois vous aimer, *Cælum et terra... ecce undique mihi dicunt ut te amem* (*Conf. l. 10, c. 6*). Ainsi tout rappelait au pieux Prélat l'idée de Dieu, et il profitait lui-même de tout pour en rappeler aux autres le souvenir. Avec quelle onction il nous parlait de ses perfections infinies, des attentions paternelles de sa providence, des conseils admirables de sa sagesse, de la grandeur immense de ses miséricordes ! avec quelle fidélité il lui rapportait le bien qui était en lui, les honneurs qu'on lui rendait, les louanges dont sa modestie ne pouvait le garantir ! Avec quelle résignation il acceptait tout de sa main, envisageant en tout sa volonté, prêt à le bénir dans tous les événements, content pourvu que cette volonté divine s'accomplît, plein de confiance dans la bonté d'un Dieu qui sait tirer le bien du mal, et faire coopérer tout au salut de ceux qui l'aiment (*Rom. 8, 28*).

Aussi les circonstances les plus fâcheuses n'altéraient point la paix de son âme, et il espérait, suivant la pensée de l'Apôtre, contre toute espérance, *Contra spem in spem* (*Ibid. 4, 18*). La paix des saints est inaltérable, messieurs, parce que l'ayant avec Dieu (*Ibid. 5, 1*), ils se reposent dans le sein de son aimable providence. La sensibilité aux maux d'ici-bas est tempérée par l'attente des biens futurs ; ils se réjouissent au milieu même des tribulations et des épreuves, par l'espérance des récompenses réservées à ceux qui souffrent, *Spe gaudentes* (*Ibid. 12, 12*). Tels étaient les sentiments de l'évêque de Boulogne ; il ne voulait rien sur la terre : plein d'indifférence et de mépris pour elle, il n'estimait que les choses du ciel ; son cœur, comme celui du Prophète-roi, défailait à la seule pensée du bonheur ineffable qui nous y attend (*Ps. 83, 1*). Il avait choisi Dieu pour son partage (*Ps. 15, 5*) ; son désir était de le posséder, et le seul bien qu'il enviât ici-bas, était de s'at-

lui avait entendu dire souvent, qu'il serait bien fâché que les biens d'église entrassent dans sa famille, qu'il craindrait qu'ils n'y portassent la malédiction.

facher à lui par les liens de l'amour le plus vif et le plus tendre, *Mihi adherere Deo bonum est* (Ps. 72, 27).

Ce ne sont point là des peintures d'imagination ; et en est-il un seul, peut-être, dans cet auditoire, qui n'en reconnaisse la vérité, ou qui n'ait saisi au moins quelques-uns des traits qui en forment l'ensemble ? Cette onction sainte qui pénétrait son âme ne se trahissait-elle pas souvent au dehors ? Ne se peignait-elle pas sur son visage ? Ces regards tendres et fréquents vers le signe de notre rédemption, vers Jésus-Christ présent sur nos autels, ces pieux tressaillements dans les saints offices, ces élancements subits dans la célébration des divins mystères, n'annonçaient-ils pas l'amour ardent que son cœur ne pouvait contenir ? Oui, messieurs, c'étaient des étincelles du feu qui le consumait. Mais, ô âmes pieuses ! vous dont la ferveur se ranimait à sa seule présence, vous qui vous confondiez à la vue de sa tendre piété, vous qui avez tant de fois admiré cet humble prélat, dépouillé de tout l'appareil de la grandeur, prosterné dans ce temple comme le plus simple fidèle, anéanti en la présence du Dieu qui y réside ; oh ! si vous eussiez pu pénétrer dans ce cœur, s'il vous eût été donné d'entrer dans ce sanctuaire de l'amour divin, si vous y eussiez vu les communications ineffables de cette âme fidèle avec son Dieu, les saintes ardeurs dont elle brûlait pour lui et les faveurs dont il la comblait !... Vous seul qui formâtes ces sentiments, ô mon Dieu, vous seul pûtes les connaître, vous seul pûtes en apprécier toute l'énergie et la vivacité. Et ce qui doit nous frapper encore plus, c'est que l'évêque de Boulogne ait su conserver une piété aussi affectueuse au milieu des études les plus sèches et les plus abstraites ; c'est qu'après avoir employé toute la force et toute la sagacité de son génie à démêler les sophismes les plus subtils, et à approfondir les questions les plus épineuses, après s'être livré aux occupations les plus capables d'absorber l'esprit, il portât tous les jours au saint autel la ferveur et les tendres effusions d'un cœur qui ne s'est occupé, qui ne s'est nourri que de Dieu.

Cet avantage si précieux et si rare était l'effet de la vivacité de sa foi. Jésus-Christ crucifié fut toujours, comme il le disait lui-même, le grand livre où il puisa la science. L'étude continuelle de la Religion ne servait qu'à lui découvrir de plus en plus cette sagesse cachée dans les mystères de Dieu (1 Cor. 2, 7), et à lui rendre plus sensibles les traits de sa bonté et de son amour envers les hommes ; et ainsi, loin de dessécher son cœur, elle en ranimait sans cesse les tendres sentiments. La foi n'eut point en quelque sorte d'obscurités pour lui : l'enchaînement de ses vérités et l'évidence de ses motifs portaient dans son esprit la conviction et la clarté. Il était frappé surtout, et comme ravi hors de lui-même, par le rapprochement et l'accord parfait des prophéties et de l'Évangile ; et il répétait souvent que plus il examinait la Religion, plus il approfondissait tout ce que les

incrédules lui opposent, plus il était pénétré de sa divinité. C'était dans les vues de la foi qu'il envisageait tout ; c'était par elle qu'il appréciait tout, qu'il jugeait de tout. Et cette foi ne se montrait-elle pas par les œuvres (Jac. 2, 18) ? N'était-elle pas la règle immuable de sa conduite et le germe fécond des fruits de bénédiction dont toute sa vie a été pleine ? Il se montra toujours infiniment jaloux d'en maintenir la pureté. Des temps fâcheux le virent déployer pour elle toute la grandeur et la force du caractère épiscopal. Ses travaux n'eurent point d'autre objet que la défense de la Religion ; et la philosophie poussée dans ses derniers retranchements, l'incrédulité vaincue par ses propres armes, seront à jamais des témoignages éclatants du courage et des succès avec lesquels il a livré le combat de la foi (1).

Enfin le dernier trait qui achève de la caractériser dans le vertueux Prélat, c'est la simplicité de cette foi si vive et si éclairée. Esprits forts, hommes superbes, qui méprisez les pratiques de la Religion, ou plutôt la Religion elle-même ; jeunesse égarée par ces docteurs du mensonge et plus souvent peut-être par la corruption de votre cœur ; chrétiens de peu de foi qui craindriez de vous confondre avec le peuple, en adoptant des pratiques que les mondains traitent de puérités, et que les personnages les plus saints et les plus savants eurent en vénération ; paraissez ici, répondez-moi : L'évêque de Boulogne fut-il un esprit faible ? Fut-ce un de ces hommes dont les lumières bornées donnent lieu de soupçonner la piété de crédulité et de superstition ? Fut-ce un de ces hommes de peu de jugement, incapables de déposer les préjugés de l'enfance, et de revenir sur les impressions reçues dans la première éducation ? Fut-ce un de ces hommes précipités, peu réfléchis, prêts à adopter, sans examen, tout ce qui porte un caractère de nouveauté et de singularité ? Si vous osiez le dire, une foule de témoins déposeraient contre vous ; et l'érudition, la force du raisonnement, la profondeur du jugement qui règnent dans les productions de sa plume, suffiraient pour vous confondre. Eh bien ! cet homme dont vous êtes forcés de respecter, d'admirer les vertus, les talents, les lumières, la supériorité du génie, cet homme eut une foi simple. Ces pratiques de piété que vous estimez si peu, il ne les dédaignait point ; ces dévotions qui vous paraissent si petites et que vous laissez aux esprits faibles, il s'y portait avec zèle ; ces devoirs communs du christianisme, l'assistance aux saints offices, aux instructions, aux exercices de la Religion qui sanctifient les jours consacrés au Seigneur, il s'y rendait fidèle ; il eût voulu, par son exemple, rappeler tous ceux qui lui étaient soumis, à des devoirs qui ne sont plus, s'il m'est permis de parler ainsi, du bon ton, et que,

(1) Instructions pastorales et dissertations théologiques de M. l'évêque de Boulogne, sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères considérés en général et en particulier.

par un aveuglement digne de compassion, une infinité de chrétiens ne se mettent plus en peine, que dis-je ! rougiraient presque de remplir !

Il avait surtout, messieurs, une dévotion tendre pour l'auguste protectrice de cette église. Il l'honorait comme notre mère, notre médiatrice auprès de Dieu, le canal de ses grâces sur nous, et le plus beau modèle qu'il nous ait donné après son cher Fils ; il la réclamait souvent avec l'Eglise entière, comme notre vie et notre espérance, *vita et spes nostra*. Et vous, humble serviteur de Dieu, pauvre de Jésus-Christ, qui ferez à jamais la gloire de ce diocèse (1), vous qui avez caché sous la plus vile apparence les plus riches trésors de vertus et de grâces ; vous qui semblez n'être né dans ce prétendu siècle de lumières, siècle de présomption et d'orgueil, que pour confondre la sagesse du monde (1, *Cor.* 1, 20) et pour donner aux hommes un exemple frappant de cette folie de la croix, qui est la force et la puissance de Dieu (*Ibid.* 1, 18), avec quelle confiance le pieux Prélat s'adressait à vous ! Quelle joie, quelle consolation votre mort précieuse porta dans son cœur ! Il la regardait, messieurs, comme une des plus grandes bénédictions que Dieu eût accordée à son épiscopat. On le vit reprendre à cette époque une nouvelle vigueur : on le vit redoubler d'estime pour les vertus abjectes que l'humble serviteur de Dieu avait portées à un si haut degré, et ses grands exemples servirent à nourrir et animer encore la ferveur du pieux Evêque. Dieu lui ménageait sans doute ces derniers encouragements pour perfectionner sa vertu et mettre le comble à ses mérites.

Je sens, messieurs, qu'il serait temps de terminer ce discours, et je crains d'abuser de la favorable attention dont vous m'avez honoré jusqu'à ce moment. Il me reste cependant un objet si intéressant à vous présenter, que je craindrais de dérober quelque chose à votre piété et à votre édification, si je le passais sous silence. Je veux parler du zèle du vertueux Prélat pour la gloire de Dieu. C'est là, messieurs, le caractère propre du vrai ministre de Jésus-Christ. Et en effet, honoré de son sacerdoce, établi pour être son représentant parmi les hommes, et pour continuer l'œuvre que le Sauveur du monde est venu commencer, ne doit-il pas pouvoir dire avec lui qu'il ne cherche point sa propre gloire (*Joan.* 8, 50), mais la gloire de celui qui l'a envoyé ? ne doit-il pas comme lui être sans cesse occupé des choses de Dieu et de l'établissement de son règne sur la terre, *In his que patris mei sunt oportet me esse* (*Luc.* 2, 49) ? L'évêque de Boulogne eut-il d'autres sentiments, messieurs ? Eut-il d'autres pensées, d'autres desirs ? Ses occupations, ses soins, ses études, ses travaux continuels eurent-ils d'autres fins que la gloire de Dieu ? Qu'a-t-il négligé de tout ce qui pouvait con-

(1) Benoît Joseph Labre, né à Amettes, diocèse de Boulogne, et mort en odeur de sainteté, à Rome, le 16 Avril 1785.

tribuer à la sanctification des âmes, qui est l'objet de la volonté divine ? Ou plutôt, que n'a-t-il pas fait pour faire fleurir la piété, et pour affermir la vertu dans son peuple ?

Tant de pieuses institutions dont nous lui sommes redevables, soit pour perpétuer l'adoration de Jésus-Christ sur nos autels, soit pour honorer l'amour immense dont son cœur brûle pour nous, soit pour rappeler la mémoire de sa passion et de sa mort, soit pour renouveler dans le cœur des fidèles le souvenir des engagements qu'ils ont contractés en devenant enfants de Dieu (1) ; ces pieuses institutions, dis-je, eurent-elles d'autre but, d'autres motifs ? Cette ville se rappelle encore les biens que produisirent dans des missions extraordinaires, des ministres évangéliques qu'il avait appelés pour y prêcher la pénitence et réveiller les pécheurs de leur assoupissement. Il devait nous procurer de nouveau ce moyen de salut si efficace pour tant d'âmes, et souvent unique pour celles que l'habitude du crime a endurcies, si la mort n'eût prévenu ses pieux desseins. Et quel intérêt n'a-t-il pas pris à l'éducation de la jeunesse, à ce qu'elle fût instruite de la Religion, et formée de bonne heure à la vertu ? Il regardait ce soin comme un des plus dignes d'occuper un pasteur. Une attention continuelle à recommander aux parents et aux maîtres ces plantes précieuses que Dieu leur confie, des établissements formés pour l'instruction des enfants, des encouragements fondés avec une sainte libéralité, et auxquels il ajoutait un nouveau prix, en les distribuant de sa propre main, n'ont pu contenter son zèle. Il a porté ses regards au-delà du premier âge ; il a cherché à exciter par des récompenses flatteuses et utiles, une noble émulation de sagesse et de vertu dans les jeunes personnes du sexe (2). Disons plus : son zèle a voulu aller jusqu'à la source, en intéressant les pères et mères à veiller sur les mœurs de leurs enfants, à donner à leur famille l'exemple d'une conduite sage et régulière, et à laisser après eux un nom sans tache.

Mais que pourrait le zèle du premier pasteur, s'il n'était aidé et soutenu par ceux que la Providence place à la tête de chaque portion du troupeau ? Aussi le choix des pasteurs était-il à ses yeux une des parties les plus importantes de son ministère. Des prières ferventes et un détachement entier de toute considération humaine y présidaient ; il n'oubliait aucun des moyens qui pouvaient soutenir dans ceux qui étaient destinés aux fonctions pastorales, l'amour du travail et la fidélité à leurs devoirs, et l'éclairer lui-même

(1) Mandements pour l'établissement de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement ; pour l'établissement de la Dévotion et Office du Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ; pour établir la pratique du souvenir de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ ; pour le renouvellement public des vœux du baptême.

(2) Etablissement des Rosières dans plusieurs paroisses.

sur leur conduite et leur capacité (1). Et comme, suivant la pensée de saint Léon, la vertu la plus pure contracte toujours quelque souillure dans la poussière du monde (2); il rappelait chaque année une partie de ses coopérateurs auprès de lui, pour ranimer leur ferveur dans ces retraites, où sa présence plus éloquente que tous les discours, plus persuasive que toutes les réflexions, suffisait pour inspirer les plus tendres sentiments et les résolutions les plus saintes (3). L'âge qui amortit dans tant d'autres la vivacité du zèle, ne fit qu'en augmenter l'ardeur dans le pieux Prélat; ses tendres inquiétudes pour former de dignes ministres redoublèrent avec les années; et c'est à la fin de sa carrière que nous l'avons vu exécuter un projet dont la vieillesse ne semble plus capable, et qui eût effrayé un zèle moins généreux, et une âme moins confiante dans la divine Providence (4). Arrêtons-nous un moment, messieurs; et pourrions-nous ne point jeter un regard de complaisance sur cet asile de l'innocence et de la vertu, où la piété donne à cette ville des exemples si touchants; sur ces jeunes élèves, l'édification de l'âge présent et l'espérance de la postérité; sur cette pépinière de ministres de Jésus-Christ, qui, cultivée par des mains habiles, ira porter parmi les peuples des fruits abondants de salut? Malgré les succès rapides de cet établissement, le digne pasteur n'a pu jouir du fruit des sacrifices immenses qu'il a faits pour lui; mais il en a vu assez pour mourir plein de consolation et d'espérance, et pour goûter les prémices des biens qu'il doit produire. Cette œuvre est la dernière, et, je ne balance point à le dire, la plus grande du zèle et de la charité de l'évêque de Boulogne, la plus propre à en perpétuer les effets, et elle était digne de couronner une si belle vie.

Son zèle ne se renfermait point dans ce diocèse; il embrassait l'univers entier: toutes les âmes étaient précieuses à ses yeux. Hélas! mes frères, tandis que, environnés des lumières de la Religion, nous abusons des moyens de salut que le Seigneur nous prodigue, des milliers d'infidèles sont encore assis dans les ombres de la mort (*Luc. 1, 79*); des contrées immenses sont couvertes de ronces et d'épines, et malgré le sang des martyrs qui les a arrosées, la foi n'y a fait que de faibles progrès! La compassion pour ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ était héréditaire dans la famille de notre digne prélat (5): l'auguste caractère de l'épiscopat

(1) Etablissement du concours pour les cures.

(2) *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere.* S. Leo., serm. 40, de Quadra.

(3) Il a été attaqué de sa dernière maladie dans le cours de la retraite annuelle qu'il faisait avec MM. les curés et vicaires.

(4) Etablissement du petit Séminaire, en 1786. Après avoir fait construire un bâtiment capable de fournir les emplacements nécessaires à une communauté de plus de cent jeunes gens, il y a fondé douze mille livres de rente, pour des bourses gratuites.

(5) M. d'Esquirre chargeait tous les ans M. de Pressy, qui faisait alors ses études, de remettre une somme pour l'œuvre des Missions étrangères.

l'avait rendue plus vive encore dans son cœur. Fixés dans certains lieux, disait-il, nous ne pouvons pas aller, suivant les paroles que le Sauveur adressait aux apôtres (*Matth. 28, 19*) et à tous leurs successeurs, enseigner toutes les nations et prêcher la Foi dans les terres lointaines; mais ce que nous ne pouvons point par nous-mêmes, nous le pouvons par d'autres; et c'est ce qui l'engageait à des libéralités considérables, pour procurer des ouvriers évangéliques à cette abondante moisson (1). On s'étonnera sans doute, messieurs, qu'il ait pu suffire à tant de choses; on se demandera où il a trouvé les ressources et les moyens nécessaires pour fournir à tant de bonnes œuvres. Dans l'esprit de pauvreté dont il était plein, dans le détachement et la mortification, dans cette sainte retenue à user des biens qui lui étaient confiés, qui le rendait en quelque sorte avare envers lui-même, pour être saintement prodigue envers les autres: voilà les trésors où puisaient son zèle et son infatigable charité.

Qu'ai je à ajouter, messieurs, aux vertus dont je viens de vous offrir le tableau, et que restait-il à faire au pieux Evêque? Ah! est-il un moment où de tels hommes ne soient plus nécessaires ici-bas? Le ciel peut-il jamais les ravir à la terre, sans porter à leurs peuples un coup sensible? Oui, sans doute, l'évêque de Boulogne était mûr pour le ciel; il avait soutenu le combat de la Foi, il avait achevé sa course, il avait été fidèle dans son ministère; et tant de bonnes œuvres lui avaient mérité la couronne de justice (*2 Tim. 4, 7 et 8*). Mais il était nécessaire pour notre bien qu'il demeurât encore dans cette vie (*Phil. 1, 24*); et nous espérions que Dieu différait la récompense de ses travaux, lorsqu'une mort inattendue vient frapper le dernier coup (2). Je ne vous peindrai point notre désolation dans ce triste moment. Elle est donc tombée la couronne de notre tête, *Cecidit corona capitis nostri*. La joie de notre cœur est éteinte, *Defecit gaudium cordis nostri* (*Lamen. 5, 13 et 16*). Ô père tendre, pourquoi nous abandonnez-vous, *Cur nos, Pater, deseris?* A qui laissez-vous votre peuple? Ah! si des loups cruels allaient porter le ravage dans votre troupeau! si Dieu, pour punir nos infidélités, nous donnait un pasteur dans sa colère! si nous allions perdre pour toujours l'exemple de vos vertus, ces spectacles touchants auxquels vous nous avez accoutumés!

Telles étaient, messieurs, les tristes réflexions qui occupaient notre esprit. Nous l'avouerons cependant, nous n'étions point sans consolation; nous savions qu'un ministre (3) digne de la confiance d'un roi vertueux cher-

(1) Fondations faites pour entretenir des catéchistes dans les Missions étrangères.

(2) Le 8 octobre 1789: après quatre jours de fièvre qui n'avait encore eu rien d'effrayant, il se trouva tout d'un coup à l'extrémité, et mourut sept ou huit heures après.

(3) Mgr. Jean George Lefranc de Pompignan, ancien archevêque de Vienne, chargé par le roi de la feuille des bénéfices.

chait à pourvoir l'Eglise de France de pontifes selon le cœur de Dieu, et nous nous flattons que ce prélat, ami de notre pieux évêque, qui, élevé le même jour que lui à l'épiscopat, en fait comme lui la gloire par ses talents et ses vertus, voudrait honorer la mémoire de son illustre collègue, en lui donnant un successeur digne de lui. Nous comptons sur la tendresse de notre respectable père; ses sentiments pour nous et les efforts qu'il avait faits pour nous laisser après lui un pasteur qui nous retraçât ses exemples, étaient de sûrs garants qu'il ne nous oublierait pas dans une meilleure vie, et nous espérons que Dieu, touché de ses prières, étendrait sur nous les soins d'une providence toute particulière.

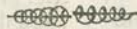
Nos espérances n'ont point été confondues, messieurs. Levez-vous, Jérusalem (*Isa. 60, 1*); quittez vos vêtements de deuil (*Bar. 5, 1*), fille de Sion; voyez l'allégresse que le Seigneur vous envoie, *Vile jucunditatem a Deo tibi venientem* (*Bar. 4, 36*). Vous vous enrichirez de vos pertes; celui que vous pleurez est devenu votre protecteur dans le ciel, et il vivra encore au milieu de vous dans un autre lui-même: ses lumières vous guideront encore; sa simplicité, sa modestie, son désintéressement, sa piété, son amour tendre pour Dieu, son zèle, sa charité et toutes les vertus que vous avez admirées en lui, s'offriront encore à vos regards: l'esprit d'humilité, de paix, de douceur, d'équité, de prudence qui l'animait, présidera encore à la conduite de ce peuple; et cette église ne s'apercevra pas qu'elle ait changé de pasteur.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu, Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, qui nous avez consolé d'une manière si efficace dans nos peines (*2 Cor. 1, 3 et 4*). Et nous, messieurs, pour répondre à de telles grâces, souvenons-nous de ceux qui ont été établis pour nous conduire, *Mementote præpositorum vestrorum* (*Hébr. 13, 7*); souvenons-nous qu'une admiration stérile ne nous sauvera pas, et que si leurs vertus ne servent point à notre salut, elles serviront à notre condamnation. Ah! messieurs, toute la France admire depuis longtemps le bonheur de ce diocèse; elle nous regarde comme ce peuple privilégié que Dieu comble de ses bénédictions. Nous avons vu d'illustres personnages, de vertueux prélats séparés de nous par la vaste étendue du royaume, venir écouter la sagesse de ce nouveau Salomon (*Matth. 12, 42*), et rendre hommage à ses vertus; et nous qui avons été assez heureux pour être sans cesse devant lui (*3 Reg. 10, 8*), pour entendre ses saintes leçons et pour avoir sous les yeux ses grands exemples, nous regarderions de telles grâces avec indifférence! elles nous seraient inutiles! Non, mes frères, nous ne nous montrerons point enfants indignes d'un tel père; nous ferons la joie et la couronne (*Phil. 4, 1*) de notre respectable pasteur, en allant de vertus en vertus, et nous mériterons par là de partager un jour avec lui la béatitude dans laquelle nous ne doutons pas que Dieu ne l'ait reçu. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION PASTORALE

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE BOULOGNE

SUR L'ACCORD DE LA FOI ET DE LA RAISON DANS LES MYSTÈRES CONSIDÉRÉS EN GÉNÉRAL, POUR LES JUSTIFIER ET LES VENGER DES CALOMNIES DE BAYLE, DE J.-J. ROUSSEAU ET D'AUTRES PHILOSOPHES IMPIES, QUI OSENT LES ACCUSER D'ÊTRE INCROYABLES, ININTELLIGIBLES, CONTRADICTOIRES ET ABSURDES.



FRANÇOIS JOSEPH, par la grâce de Dieu et celle du Saint-Siège apostolique, évêque de Boulogne, etc. ... à tout le clergé de notre diocèse, salut et bénédiction en celui qui, révélant les mystères, doit être cru à cause de sa véracité (1).

I. *Motifs de cet ouvrage; son objet, son but, son importance.* — Les conjonctures présentes où nous avons la douleur, mes très-chers frères, de voir notre sainte Religion en butte à tant de blasphèmes contre ses augustes mystères nous persuadent qu'il est de son honneur comme de son intérêt, que ses défenseurs s'appliquent particulièrement à faire voir le concert et l'har-

(1) *Revelans Mysteria*. Dan. 2, 47. *Deus verax est*. Joan. 3, 33.

monie qui règnent entre la foi et la raison. Si on en croit les incrédules, qui confondent l'apparence avec la réalité, elles ne s'accordent nullement. Ce sont deux souveraines ennemies ou rivales, qui se disputent mutuellement l'empire du monde spirituel; les hommages que l'une exige, les lois qu'elle impose, les arrêts qu'elle prononce, sont désavoués, contredits, annulés par l'autre. Si on en croit des auteurs qui se disent chrétiens et même catholiques, ce sont deux juges ou deux tribunaux qui ont chacun leur ressort, et ressort si distingué, que ce qui est soutenu comme vrai par le théologien, peut être rejeté comme faux par le philosophe. Où en serions-nous, si cela était? Notre sort ne serait-il pas bien à plaindre, si nous ne pouvions devenir raisonnables

qu'en cessant d'être fidèles, ou devenir fidèles qu'en cessant d'être raisonnables ?

II. *Définition de la raison et de la foi.* — Sommes-nous réduits à une si fâcheuse alternative, d'être ou des insensés et des fanatiques, ou des infidèles et des apostats ? Ya-t-il une contrariété réelle entre la raison et la foi ? ont-elles une origine différente, et des droits, des prétentions, des fins opposées ? Pour en bien juger, appliquons-leur cette maxime vérifiée par l'expérience : *Le vrai, qui du premier abord ne paraît point toujours vrai, est quelquefois moins vraisemblable que le faux.* Jugeons-en, non par le dehors et par ce qu'elles ont d'apparent, mais par le fonds et par ce qu'elles sont en elles-mêmes. Observons que leur dissemblance n'empêche pas qu'elles ne soient deux rayons du même *Soleil d'intelligence* (*Sap.* 5, 6) qui éclaire tous les esprits, deux émanations du même *Dieu de vérité* (*Psal.* 30, 6), qui ne peut ni mentir, ni se démentir (*2 Tim.* 2, 13), deux filles du même *Père des lumières, de qui descend tout don parfait* (*Jac.* 1, 17). L'une est cette lumière naturelle, primitive et universelle que Dieu répand dans l'âme de tous les hommes, et qui par l'évidence des principes ou par la claire liaison des conséquences, entraîne leur conviction dès qu'ils y sont attentifs. L'autre est cette lumière surnaturelle, mêlée de nuages et de ténèbres, qui nous découvre des objets supérieurs à notre intelligence, des mystères que nous ne pouvons comprendre, que nous ne pouvons même concevoir qu'obscurément, mais que nous devons croire fermement à cause de la clarté des motifs qui montrent que Dieu, en les attestant par des prodiges indubitables, a parlé. La foi, il est vrai, ne nous rend pas évident ce qu'il a dit et ce qu'il faut croire ; mais la raison nous rend évident qu'il l'a dit et qu'il le faut croire.

Toutes deux n'ont pas d'autre prétention, d'autre intérêt, d'autre but que la connaissance, l'amour, le triomphe de la vérité. Toutes deux, en marchant d'un pas ferme vers ce but sans précipitation, sans imprudence, sans prévention, sont guidées par la sagesse qui, pour leur faire tenir un louable milieu entre les extrémités blâmables, les éloigne également, non pas seulement de tout artifice, de toute tromperie, de tout système impie qu'elles haïssent, détestent, abhorrent, mais encore de toute simplicité superstitieuse, de toute sottise crédulité, de tout extravagant fanatisme qu'elles méprisent, improuvent, condamnent. Toutes deux, en s'aidant à parcourir, sans s'égarer, les vastes champs de la philosophie et de la théologie, s'assurent de remonter, quoique par des routes diverses, à la même source de la véracité divine, incapable de nous induire en erreur, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce. Toutes deux, animées du même désir de s'instruire, promènent leurs regards, quoique différents, sur la même chaîne de vérités, dont l'union est indissoluble. Chaîne immense, qui embrasse tous les objets, tous

les temps, tous les lieux, et qui, s'étendant depuis le plus profond des abîmes jusqu'au plus haut des cieux, s'élève infiniment au-dessus de nous. Nos yeux sont trop faibles pour découvrir d'ici-bas tous les anneaux qui la composent. Plusieurs chaînons intermédiaires, qui lient les extrêmes, échappent à notre vue ; d'autres lui paraissent dérangés, ou rompus, ou détachés ; mais malgré ces apparences trompeuses, ils n'en sont pas moins tous liés ensemble ; les plus éloignés que nous ne voyons pas ou que nous ne faisons qu'entrevoir, n'en tiennent pas moins à ceux qui sont près de nous et que nous touchons, pour ainsi dire, au doigt et à l'œil. Puisqu'il répugne manifestement que des choses soient et ne soient pas tout à la fois, il est évident que des vérités ne peuvent contredire des vérités (1). Il est clair que Dieu, montrant les unes par le flambeau de la raison, qui, dans les mains de la Religion devient, sinon plus lumineux, du moins plus utile, ne peut être opposé à Dieu montrant les autres par la sombre lueur de la révélation, à qui ce même flambeau nous fait connaître qu'il est très-raisonnable d'ajouter foi. La foi donc et la raison, bien loin de se contrarier et de ne pouvoir se concilier, se donnent, comme deux sœurs intimement unies d'amitié et d'intérêt, un baiser mutuel (*Ps.* 84, 11), un secours réciproque, et sont parfaitement d'accord.

III. *Mystères accusés d'être absurdes ou du moins intelligibles et incroyables.* — Les incrédules qui prétendent qu'elles se contredisent et qui s'efforcent de les faire combattre l'une contre l'autre, ne cessent d'attaquer tantôt les preuves de la Religion, qu'on appelle *motifs de crédibilité*, tantôt les dogmes obscurs de la foi qu'on nomme *mystères*. Nous n'entreprenons pas ici de repousser la première sorte d'attaque : nous l'avons déjà fait dans un de nos Mandements qui a pour objet le renouvellement annuel et solennel des vœux du baptême. Nous y avons montré que la céleste doctrine de Jésus-Christ, la parfaite pureté de sa morale, les succès prodigieux de la prédication des apôtres, les vertus héroïques de tant de saints et de saintes, la croyance de tant de peuples et de tant de siècles, l'accomplissement visible de tant de prophéties, et la vérité certaine de tant de miracles, font voir évidemment la divinité de l'*Évangile éternel* (*Apoc.* 14, 6). Nous supposons donc les faits évangéliques appuyés de preuves si fortes et si pressantes, qu'elles poussent à bout la chicane la plus pointil-

(1) On ne parle ici que des vérités fondées sur les essences immuables des choses, dont l'énoncé opposé implique contradiction, et dont la nécessité est appelée par les Philosophes, *Logique* ou *Métaphysique*. La révélation ne peut être contraire à ces sortes de vérités, quoiqu'elle puisse contredire des maximes dont la nécessité, qu'on appelle *Physique* ou *Morale*, n'est appuyée que sur les lois positives que Dieu a librement prescrites à la nature ou aux hommes, et auxquelles il déroge quand il veut, en opérant des miracles contraires à ces lois, ou en dispensant des obligations qu'elles imposent.

leuse, et qu'elles triomphent de l'irreligion la moins disposée à mettre bas les armes. Un de ses principaux chefs (J.-J. Rousseau) a été lui-même contraint d'en convenir. *Dirons-nous* (ce sont ses propres paroles) *que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami* (c'est sa réponse à cette question), *ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ; au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros* (*Emile*, t. 3, p. 181).

Ainsi s'exprime cet écrivain trop malheureusement fameux. Forcé par l'évidence de faire hommage à la majesté des Écritures, il avoue en termes formels dans le même endroit, que *la sainteté de l'Évangile parle à son cœur*. Mais écoutons ce qu'il ajoute, et frémissons en entendant son incrédulité au désespoir et furieuse de ne pouvoir entamer la Religion du côté des faits, s'exhaler en blasphèmes contre les mystères: *Avec tout cela ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir et d'admettre*. Les autres incrédules qui, comme lui, se servent de ruses pour faire prendre le change, tiennent le même langage, emploient le même stratagème dans la guerre qu'ils font à la Religion: ces prétendus esprits forts s'imaginent l'attaquer par son endroit faible, en la combattant du côté des mystères de la foi, dont ils soutiennent que les dogmes sont contraires à la droite raison, à l'évidence, à la vérité clairement connue. On y trouve, selon eux, des difficultés invincibles, des impossibilités absolues, des inconséquences visibles, des contradictions manifestes; une seule substance, une seule nature, et cependant trois personnes en un même Dieu, tout à la fois engendré et non engendré, produit et non produit; trois substances, deux natures, et cependant une seule personne dans le même Dieu fait homme, sujet aux souffrances et à la mort, sans cesser d'être Dieu, impassible et immortel; un même corps existant en une infinité d'endroits dans l'Eucharistie, sans se multiplier; un péché originel commis en Adam par tous les autres hommes, avant même qu'aucun d'eux fût venu au monde; un supplice éternel pour le plaisir momentané d'une offense injurieuse à la majesté divine, mais pardonnable à la faiblesse humaine; enfin une résurrection générale des morts, dont les cendres ont été dispersées de toutes parts, dont les membres ont été métamorphosés en portions de plantes, d'animaux, de poissons, d'oiseaux, et dont la chair, devenue successivement la chair de plusieurs corps humains, sera rendue précisément la même à chacun d'eux;

ce sont, disent-ils d'un ton moqueur et d'un air de mépris, ce sont là des dogmes étranges, des rêveries ridicules, des visions folles, des mystères absurdes, ou du moins inintelligibles et incroyables.

IV. *Réfutation générale de cette accusation.* — O hommes vraiment aveugles, quoique vous vous croyiez les plus éclairés des hommes, vous ne voyez pas qu'en parlant ainsi vous vous condamnez vous-mêmes par votre propre bouche; puisque vous ne pouvez disconvenir que ces mystères, que vous osez qualifier *du moins d'incroyables*, ont toutefois été crus chez toutes les nations même les plus spirituelles, d'un nombre innombrable de personnes, qui n'étaient point un amas d'insensés capables de croire des rêveries, des absurdités, des folies! Par qui ont-ils été crus? Non point seulement par le simple peuple, composé d'esprits grossiers, ignorants, superstitieux, faciles à tout croire, sans rien examiner; mais par des savants et des génies du premier ordre qui les ont approfondis, par les saints docteurs et les pères de l'Église qui, au jugement d'un écrivain (1) respectable à l'incrédulité même, étaient les meilleures têtes, les têtes les plus fortes, les plus sensées de leur siècle, et dont les ouvrages, marqués au coin de l'immortalité, ont fait l'admiration de tous les âges suivants. Sur quelle autorité ces mystères, quelque *incroyables* qu'ils parussent, ont-ils été crus? Sur l'autorité même de Dieu opérant, pour obliger de les croire, une multitude de miracles avérés, dont l'évidence palpable, beaucoup plus claire en genre de faits naturels que ces mystères ne sont obscurs en matière de doctrine révélée, dissipait ou écartait les nuages que l'opposition apparente des ténèbres de la foi aux lumières de la raison, pouvait faire naître dans les esprits. Avec quelle foi ont-ils été crus, surtout des premiers chrétiens qui, malgré l'empire des passions et la force des préjugés de la naissance et de l'éducation, aban-

(1) Un père de l'Église, un docteur de l'Église; quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique, disent ceux qui ne les ont jamais lus! mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des pères, si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la Religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits; surtout lorsque l'on vient à connaître que, pour l'étendue de connaissances, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. Augustin, que Platon et que Cicéron. *Les Caractères ou les Mœurs de ce Siècle*, par M. de la Bruyère, pag. 571.

donnèrent la religion commode de leurs pères, pour embrasser et pratiquer la morale austère de l'Évangile? Avec une foi si vive, si courageuse, que des milliers de martyrs, entre lesquels il est certain qu'il y a eu des philosophes illustres et des savants distingués, ont bravé d'affreux supplices et la mort même : avec une foi si ferme, si constante que, malgré la fureur des persécutions, malgré le déchainement des vices et le ravage des hérésies, elle subsiste depuis plus de dix-sept cents ans, toujours combattue, toujours victorieuse, et faisant encore chaque jour de nouvelles conquêtes dans le Nouveau-Monde.

Vous donc, incroyables, vous vous percez vous-mêmes des traits que vous lancez contre nos mystères, lorsque vous nous opposez la prétendue difficulté insurmontable de les croire. Plus vous relevez et faites valoir cette difficulté invincible à la faiblesse humaine, plus devriez-vous reconnaître que l'établissement du christianisme, qui a su la vaincre, est un ouvrage divin. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants qui ont fait un si grand miracle. Dieu qui l'a opéré, a choisi ce qui était fou selon le monde, pour confondre les sages ; ce qui était faible, pour confondre les puissants ; ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, enfin ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était (1 Cor. 1, 26, 27, 28). C'est le Seigneur qui a fait cette œuvre admirable à nos yeux (Psal. 117, 23). Elle est si manifeste, qu'il n'y a qu'un aveuglement volontaire qui la cache aux vôtres, et qui vous empêche de voir que ce qui dans les mystères paraît folie, faiblesse en Dieu, est plus sage, plus fort que tous les hommes (1 Cor. 1, 25). Pour nous qui le voyons, qui l'admirons, nous admettons comme très-croyables les témoignages du Seigneur (Psal. 92, 5), et nous nous écrions avec Richard de Saint-Victor : Plût à Dieu que ceux qui ne les croient pas voulussent considérer avec quelle assurance nous pourrions nous présenter au tribunal du souverain Juge ! Ne pourrions-nous pas lui dire : S'il y a de l'erreur en ce que nous avons cru, c'est vous, Seigneur, qui nous y avez engagés. Car les choses auxquelles nous avons ajouté foi, d'après tant d'hommes aussi éminents en savoir qu'en sainteté, ont été confirmées par des prodiges si extraordinaires, que vous seul, ô Dieu tout-puissant, étiez capable de les opérer.

Ce sont des choses, dit J.-J. Rousseau, qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir. Oui, lui répondons-nous, il est impossible de les concevoir, mais il est très-possible, très-raisonnable, très-nécessaire de les croire, à cause qu'elles sont enseignées par cette autorité infaillible que tout homme sensé ne peut contester à Dieu. Bayle, ce coryphée des incroyables, avoue lui-même que l'incompréhensibilité d'un dogme n'est pas une raison de le rejeter ; que la véracité de Dieu est la notion la plus évidente de l'esprit humain, et que le plus haut degré de certitude convient à cet axiome philosophique : Dieu ne peut trom-

DE PRESSY. I.

per, ni être trompé, il doit toujours être cru sur sa parole (1). Un homme sensé peut-il donc reconnaître l'infaillible autorité de Dieu sans se reconnaître obligé de croire les choses qu'elle lui enseigne, quoiqu'il ne les conçoive pas clairement ou entièrement? S'il dit, je conviens que cette autorité ne peut me tromper, et cependant je crains qu'elle ne me trompe, en proposant à ma croyance des choses qu'il m'est impossible de concevoir, ne se contredit-il pas follement lui-même, en la disant infaillible et faillible tout à la fois? Ne cesse-t-il pas d'être un homme sensé, et ne l'appellerait-on pas à plus juste titre un extravagant ou un stupide?

V. Certitude incontestable des faits évangéliques, avouée par J.-J. Rousseau. — Remarquez, mes frères, que nous parlons ici d'un incrédule à qui on a fait voir la certitude des faits évangéliques portée à un si haut degré d'évidence morale, qu'ils méritent d'être crus comme si on les avait vus de ses propres yeux (2). Quiconque en effet (vous le savez, et nous en attestons votre propre expérience) les examine avec un esprit attentif et un cœur droit, les trouve visiblement incontestables ; il y voit tous les motifs de crédibilité réunis ensemble, toutes les splendeurs de la vérité briller avec tant d'éclat, que l'éloignement des lieux et des siècles ne peut les obscurcir, et qu'après les avoir rejetés, il ne resterait plus qu'à rejeter de même et qu'à brûler tous les monuments les plus authentiques et les plus certains de l'histoire. Or en supposant ces faits, par exemple, les miracles de Jésus-Christ et surtout sa résurrection (3), revêtus du caractère de

(1) Œuvres de Bayle, t. 4, p. 47 ; t. 2, p. 770 ; t. 4, p. 20.

(2) L'auteur de l'Art de penser met avec raison au nombre des axiomes la proposition suivante : Les faits dont les sens peuvent juger facilement, étant attestés par un très-grand nombre de personnes de divers temps, de diverses nations, de divers intérêts, qui en parlent comme les sachant par eux-mêmes, et qu'on ne peut soupçonner d'avoir conspiré ensemble pour assurer un mensonge, doivent passer pour aussi constants et aussi indubitables que si on les avait vus de ses propres yeux. P. 429 et 430.

(3) La résurrection de Jésus-Christ, l'établissement merveilleux de la Religion chrétienne ; voilà deux faits dont tout dépend. Sur le premier fait, qu'on lise la traduction de l'ouvrage anglais de Ditton, imprimée en Hollande, et à Paris, chez Chauvert : sur la propagation du christianisme, qu'on lise l'admirable Démonstration de la divinité de Jésus-Christ, tirée de ce qu'il y a dans le monde des Chrétiens, ouvrage de S. Chrysostôme ; démonstration dont l'excellent livre d'Abbadie n'est qu'une paraphrase. Qu'on lise l'Homélie VII de ce saint docteur sur la première Épître aux Corinthiens.

Ou nul fait n'est certain, ou il est certain que Jésus-Christ est ressuscité pour prouver sa divinité, et que l'établissement de la Religion chrétienne, sans moyens humains, contre les efforts humains, cet établissement prouvé, dépeint clairement dans le second chapitre de Daniel, est l'ouvrage de Dieu seul. Négliger un examen si aisé et refuser de croire, n'est-ce pas faire de sa raison un abus punissable et méprisable? Si on le traitait d'extravagance, l'expression serait-elle trop forte? Toutes les folies ne sont

(Deux.)

cette évidence morale, et marqués du sceau de cette entière certitude dont nous venons de parler; quel *homme sensé* oserait dire? Si je voyais à ce moment Jésus-Christ en personne rendre la santé aux malades, la vue aux aveugles, la vie aux morts, et me donner tous ces prodiges pour preuves de la vérité des dogmes qu'il enseigne, je ne croirais pas ces dogmes, à moins que je ne puisse les concevoir? Quel *homme sensé* oserait dire encore, non pas seulement comme saint Thomas: *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percés, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans l'ouverture de son côté, je ne croirai pas* (Joan. 20, 25); mais quand même, témoin oculaire de sa résurrection, je l'aurais vu de mes propres yeux sortir vivant de son tombeau avec les marques des clous dans ses mains, et que j'aurais mis mon doigt dans le trou de ces clous, et ma main dans l'ouverture de son côté, je n'ajouterais point foi aux mystères de sa Religion, à moins qu'il ne les mette à portée de mon intelligence et qu'il ne les rende concevables à ma raison. Nous vous le demandons, mes frères, un tel discours ne serait-il point le discours, non pas seulement de l'impiété, mais de la démenée même?

Hé quoi! devrait-on dire à celui qui le tiendrait, si toutefois il était capable d'entendre raison: Où est votre bon sens de ne vouloir croire que ce que vous pouvez comprendre? Ne croyez donc rien, et précipitez-vous comme un homme en délire dans les abîmes des extravagances du pyrrhonisme et des horreurs de l'athéisme. Ne croyez pas même votre propre existence, puisque vous ne concevez ni la manière dont vous existez, ni la

pas sombres, farouches, furieuses; il en est de douces, de plaisantes, qui conservent quelque apparence de raison. Mais abstenez-vous de termes injurieux. Contentons-nous de dire avec tous les sages, que l'irrégion est un travers d'esprit.

Ajoutons la mauvaise foi au travers d'esprit. L'incrédulité dogmatiste se donne pour décidé, pour persuadé, et il ne l'est pas. Il fait valoir des objections dont il sent la faiblesse; il attaque des opinions qui n'appartiennent point à la foi, et il veut qu'on croie la foi renversée, s'il ébranle ces opinions. Il impute à la Religion les vices de ses ministres, et il feint d'ignorer que Jésus-Christ les a prédits et condamnés, et que rien ne prouve mieux la divinité de la Religion, que sa propagation, sa conservation malgré les vices et la négligence de ses ministres. Il met sur le compte de l'Eglise des abus et des superstitions qu'elle réprouve; il se vante d'épurer ses sentiments de la moindre erreur, et il veut que l'Eglise les tolère toutes. Il rejette toute autorité, et il la regarde comme une tyrannie, quand elle l'oblige à croire; et la plus faible autorité, celle d'un libertin qui écrit avec feu, lui suffit pour ne pas croire.

Ces réflexions, aussi solides qu'ingénieuses, sont du célèbre père Tournemine, l'un des plus spirituels et des plus savants hommes de ce siècle. Voici ce qu'il disait touchant l'obscurité des mystères. Si je les comprenais, j'aurais plus de peine à les croire. Je me défierais d'un système de religion trop humain et que l'homme aurait pu imaginer. Dieu parle, il parle de Dieu; ce qu'il m'apprend doit être au-dessus de ma raison... Une lumière finie ne suffit pas pour connaître l'infini. *Mémoires de Trévoux*, 1756.

nature des objets qui existent soit au-dedans de vous, soit hors de vous. Où sont les choses dont vous compreniez la formation et l'essence? Est-ce la moindre fleur, la plante la plus simple, le plus vil insecte? Sont-ce les corps, même inanimés, les plus exposés à vos yeux et les plus soumis à vos examens? Est-ce votre propre corps, votre propre ame et leur union? Tout cela est pour vous une énigme inexplicable (1). Faut-il donc vous étonner que votre esprit, qui ne comprend pas les choses humaines et terrestres, qui ne se conçoit pas lui-même, ne puisse concevoir les secrets célestes, les grandeurs et les merveilles de la Divinité? Cet esprit qui se confond dans les rapports des idées tant soit peu composées; cet esprit qui s'embarrasse dans les détours des questions tant soit peu compliquées; cet esprit qui s'égaré dans l'enceinte imperceptible des moindres parties d'un atôme, s'il les croit divisibles à l'infini (2); cet esprit qui se perd lui-même dans le regard de sa propre petitesse, peut-il avoir la vue assez perçante pour atteindre à des objets infiniment plus élevés que lui, ou assez forte pour soutenir tout l'éclat de la majesté divine? S'il est trop faible, trop étroit pour comprendre les infiniment petits, comment serait-il assez fort et assez vaste pour comprendre l'infiniment grand? Devez-vous donc être surpris que le fini ne pouvant épuiser l'infini, ni la créature égaler le créateur, ni l'homme suivre Dieu qui l'a fait (Eccl. 2, 12), vous ne puissiez, avec toutes les recherches de votre raison, parvenir à la lumière inaccessible qu'habite le Très-Haut (1 Tim. 6, 16), et à la claire connaissance des dogmes de la foi qui par leur nature sont essentiellement enveloppés de ténèbres.

VI. J.-J. Rousseau, convaincu d'inconséquence, se réfute lui-même. — Le Dieu que j'adore n'est pas un Dieu de ténèbres... Ma raison me dit à l'égard des dogmes, qu'ils doi-

(1) J. J. Rousseau admet la distinction de l'ame et du corps. Il la prouve même contre les matérialistes. Cependant l'union de deux substances, dit-il, me paraît absolument incompréhensible. Il est bien étrange, ajoute-t-il, qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les substances, comme si des opérations de natures si différentes s'expliquaient mieux dans un seul sujet que dans deux. *Emile*, tom. 3, p. 33.

(2) Quel moyen de comprendre que le plus petit grain de matière soit divisible à l'infini, et que l'on ne puisse jamais arriver à une partie si petite, que non seulement elle n'en enferme plusieurs autres, mais qu'elle n'en enferme une infinité; que le plus petit grain de blé enferme en soi autant de parties, quoiqu'à proportion plus petites, que le monde entier; que toutes les figures imaginables s'y trouvent actuellement, et qu'il contienne en soi un petit monde avec toutes ses parties, un soleil, un ciel, des étoiles, des planètes, une terre dans une justesse admirable de proportions; et qu'il n'y ait aucune des parties de ce grain qui ne contienne encore un monde proportionnel.? Toutes ces choses sont inconcevables; et néanmoins il faut nécessairement qu'elles soient, puisque l'on démontre la divisibilité de la matière à l'infini, et que la géométrie nous en fournit des preuves aussi claires qu'aucune des vérités qu'elle nous découvre. *L'Art de penser*, pag. 391 et 392.

vent être clairs, lumineux, frappants par leur évidence (*Emile*, t. 3, p. 149, 150) : c'est l'objection que propose J.-J. Rousseau qui, par une inconséquence visible et manifeste dans l'endroit d'où sont tirées ces paroles, se combat lui-même en avouant que la religion naturelle, dont il s'annonce le partisan et le défenseur, laisse de l'obscurité dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne. Dira-t-il pour cela que le Dieu qu'il adore est un Dieu de ténèbres ? S'il est un Dieu de lumière (mais lumière inaccessible [1 Tim. 6, 16]), quoiqu'il laisse de l'obscurité dans les grandes vérités de la religion naturelle, pourquoi ne le serait-il pas aussi en laissant de l'obscurité dans les dogmes de la Religion révélée ? Si ces dogmes devaient tous être clairs, lumineux, frappants par leur évidence, la révélation constatée par les prophéties et les miracles, dont la claire certitude supplée à l'inévidence de la doctrine, ne serait ni nécessaire, ni utile pour faire croire ces dogmes, dont la vérité serait aperçue par les seules lumières de la raison. A quoi donc servirait cette révélation qui, à proprement parler, ne mériterait pas ce nom, ni celui de surnaturelle ? Où serait et que deviendrait la foi, qui est une pleine conviction des choses qu'on ne voit pas (*Hebr.* 11, 1), qu'on ne conçoit pas clairement et qui pour être crues demandent qu'on captive son entendement (1 Cor. 10, 5) et qu'on le soumette à l'autorité de Dieu qui les atteste ?

Mais Dieu, reprend J.-J. Rousseau, ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage ; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison, il l'éclaire. Superbe raisonneur, qui faites tant valoir votre entendement, n'entendez-vous pas que Dieu en parlant aux hommes, a voulu en faire, non d'orgueilleux philosophes enflés de leur vaine science, mais d'humbles fidèles dociles à sa parole ? L'usage de votre entendement ne vous est pas interdit sur les motifs de croire que Dieu a parlé. Il vous est permis de les examiner ; on vous laisse là-dessus toute liberté, on vous y exhorte même, on vous en presse, dans la persuasion qu'ils ne peuvent que gagner à être bien approfondis ; mais il vous est défendu de soumettre à votre examen la vérité des mystères, comme si, après la révélation divine, elle était douteuse ; c'est la raison elle-même qui vous le défend, comme un outrage et une méfiance injurieuse à la souveraine véracité, à la majesté suprême de Dieu, qui exige qu'on croie vrai et certain ce qu'il dit, quoiqu'il n'en donne pas d'autre preuve que sa parole. Assurer qu'en l'exigeant il tyrannise la raison, c'est avancer un blasphème aussi absurde qu'impie. La raison d'un aveugle est-elle tyrannisée, lorsque sur la parole des hommes clairvoyants il croit la lumière et les couleurs qu'il ne voit pas et qu'il ne peut concevoir ? La raison d'un ignorant sensé est-elle tyrannisée, lorsque sur le témoignage d'une foule de personnes qui lui assurent qu'il y a des antipodes, dont l'idée révolte son imagina-

tion, ou d'une multitude de mathématiciens, qui lui attestent certaines vérités surprenantes, qu'on appelle les paradoxes de la géométrie, il les croit prudemment, sans les concevoir clairement ? L'usage qu'il fait alors de sa raison ignorante, qu'il soumet à la raison supérieure et mieux instruite de tant de savants, n'est-il pas bien raisonnable ? Quel meilleur usage pouvez-vous faire de la vôtre, que de préférer à ses lumières très-bornées, les lumières infinies de votre Créateur ?

Qui croirez-vous, si vous ne croyez pas Dieu, dont le témoignage est sans doute plus grand, plus recevable que celui des hommes (1 Joan. 5, 9) ? Son autorité ne surpasse-t-elle pas infiniment la leur ? Celle de Pythagore suffisait à ses disciples pour qu'ils réussissent, comme autant d'oracles, ses paroles, quoique souvent pleines d'erreurs, et pour qu'ils finissent d'ordinaire ce langage : *Le Maître l'a dit, nous le croyons*. A combien plus juste titre devriez-vous avoir une entière croyance à toutes les paroles de Dieu, qui est la vérité même ! Vous dire de leur soumettre votre raison, ce n'est pas outrager, c'est honorer son auteur ; c'est reconnaître qu'elle dépend de lui comme de son principe ; c'est lui rendre d'autant plus de gloire, que par-là on lui sacrifie une des plus nobles portions de soi-même. Comme en surmontant l'inclination naturelle qu'on a pour les plaisirs sensuels, et en y renonçant par l'amour de la beauté souveraine, on sacrifie le corps, de même on immole l'esprit en surmontant l'inclination à ne croire que ce que l'on conçoit, et en la soumettant au témoignage de la vérité suprême.

VII. Grand mérite du sacrifice bien difficile qu'exige la foi ; grande utilité de la révélation. — Cette humble soumission à l'autorité de Dieu coûte, il est vrai, à l'homme naturellement indocile, hautain, jaloux de sa manière libre de penser, amateur de ses propres idées et idolâtre de ses sentiments ; mais c'est cela même qui rend son sacrifice méritoire, en lui faisant vaincre son orgueilleuse présomption. Après tout, cette victoire doit-elle tant coûter à sa raison, lorsqu'il considère que rien au fond n'est plus conforme à la raison même que d'ajouter foi à des dogmes qui, pour être inconcevables, n'en sont pas moins vrais, dès qu'une autorité infailible les lui enseigne ? Peut-il alors, sans être déraisonnable, rejeter ces dogmes, sous prétexte qu'ils ne sont pas clairs, lumineux, frappants par leur évidence ? Ne doit-il pas se contenter que, quoiqu'obscurs, ils l'éclaircissent suffisamment et autant que le demandent les fins pour lesquelles ils lui sont révélés. Quelles sont ces fins (1) ? C'est de nous faire admirer, aimer, reconnaître les grandeurs,

(1) Toutes les fins de la Religion, dit Bayle lui-même, se trouvent mieux dans les objets qu'on ne comprend pas : ils inspirent plus d'admiration, plus de respect, plus de crainte, plus de confiance... On admire plus ce que l'on ne comprend pas, on s'en forme une idée plus sublime et même plus consolante. *Diction. histor., au mot Socin.*

les bontés, les faveurs de notre Dieu. Or les ténèbres mystérieuses qui environnent les dogmes de la Trinité, de la Rédemption, de l'Eucharistie, n'empêchent pas qu'ils ne nous donnent la clarté suffisante et nécessaire pour exciter notre admiration, notre amour, notre reconnaissance. Il suffit pour cela que nous sachions l'existence de leurs objets, sans en savoir le fond et le comment. De même que pour produire les sentiments qu'exige de nous le bienfait de notre création et de l'union de notre âme avec notre corps, nous n'avons pas besoin de savoir résoudre les questions suivantes : comment de rien peut-il se faire quelque chose ? qu'est-ce en soi qu'une substance corporelle ou spirituelle ? qu'est-ce que le lien qui les unit pour en faire un tout ? Après l'étude de tous les systèmes, nous pouvons dire que nous n'en savons rien. Nous croyons cependant que nos âmes, nos corps tirés du néant, existent et sont unis de manière à composer des hommes. Nous croyons ces vérités, et nous serions insensés de dire que nous ne croyons rien de l'existence de leurs objets, parce que nous ne savons rien de leur manière d'être. Quoique ces vérités soient obscures d'un côté, elles sont assez claires d'un autre pour exiger de nous les hommages dus à notre créateur.

C'est ainsi que nous croyons la distinction de trois personnes en un seul Dieu, l'union du Verbe divin avec la nature humaine, la présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, changés en son corps et en son sang. Mais comment ce prodigieux changement se fait-il et peut-il se faire ? Comment une seule des trois personnes est-elle unie à la nature de l'homme, sans que les autres participent à cette union ? Comment ces trois personnes ne font-elles qu'un seul Dieu ? Nous ne le savons pas, nous ne voyons pas clairement le nœud secret qui concilie et met d'accord les discordances apparentes de ces mystères ; mais nous savons, nous croyons, sur le témoignage infailible de Dieu, dont la révélation nous est démontrée, qu'ils sont réels. En faut-il davantage pour que nous admirions ce Dieu de majesté, si fort élevé au-dessus de nos faibles conceptions, que nous ne pouvons pas même comprendre jusqu'à quel point il est incompréhensible (1) ; pour que nous aimions et servions avec autant de ferveur que de reconnaissance ce Dieu de bonté fait homme et victime pour l'amour de

(1) *Incomprehensibilis cogitatu* (Jerem. 32, 19). Ces deux mots expriment la plus sublime idée que nous puissions avoir de l'Être suprême. Moins sa grandeur immense peut être renfermée dans les limites étroites de nos pensées, plus nous le concevons souverainement grand : de même que jamais l'Océan ne nous paraît plus admirablement vaste et le ciel plus prodigieusement haut, que quand nous observons qu'ils s'étendent beaucoup au-delà des espaces bornés où se porte notre vue : de même encore que jamais le soleil ne nous paraît briller avec plus d'éclat que quand sa splendeur éblouissante nous contraint de baisser et de fermer les yeux.

nous, et prodigue de lui-même en faveur de nous, à qui il donne sa propre chair comme la nourriture de nos âmes, et le gage de la résurrection glorieuse de nos corps ? Parce que ces vérités sont obscures du côté des objets, en sont-elles moins claires, moins touchantes du côté des motifs ? Parce que les faibles yeux de l'homme ne peuvent à présent voir le fond de ces mystères, dont la vision prématurée le placerait dans le terme de son bonheur et dans le séjour de la récompense, avant qu'il eût passé par le chemin du mérite, fallait-il ne les lui pas révéler autant qu'il est nécessaire pour les croire sur la parole de Dieu, et pour en faire le fondement de son culte et l'aiguillon de sa piété ?

Leur révélation *tyrannise-t-elle sa raison*, parce qu'elle ne lève point le voile qui lui dérobe leur pleine connaissance ? Ne suffit-il pas qu'elle l'éclaire assez pour lui montrer les voies du salut, et pour l'animer, l'encourager à les suivre ? N'est-ce pas ce qu'elle fait ? Semblable à une lampe qui luit durant la nuit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître et que l'étoile du matin se lève (2 Pet. 1, 19). Quoique cette lampe ne jette qu'une lumière sombre, elle ne laisse pas de répandre quelque clarté. Comparée à l'aube du jour, à la splendeur du soleil levant, elle est obscurité : comparée à l'ombre de la nuit, elle est lumière. Il en est de même de la révélation : si on la compare à la vision intuitive ou à l'évidence naturelle, elle est obscure : si on la compare à la situation ténébreuse de ceux qui ne l'ayant pas, sont assis à l'ombre de la mort (Matth. 4, 16), elle est, dans ceux qui l'ont, une lumière de vie (Joan. 8, 12), qui, à la vérité, ne bannit pas toutes les ténèbres de leur esprit, mais en dissipe une partie. Bien loin de *tyranniser*, ou d'aveugler, ou d'affaiblir en eux la raison, elle vient à son secours, elle fortifie sa vue et lui donne plus d'étendue. Il en est, pour nous servir d'une autre comparaison, de la foi à l'égard de la raison, comme d'un télescope à l'égard de nos yeux. De même que le télescope les aide à voir ce qu'ils ne voyaient pas auparavant, et qu'une trop grande distance mettait hors de leur portée ; ainsi la foi aide la raison à s'étendre jusqu'à des objets où toute seule elle n'aurait jamais atteint, et à se former une idée juste, quoique imparfaite, des dogmes inaccessibles aux forces naturelles de son intelligence.

Tous ces dogmes mystérieux, reprend J.-J. Rousseau, ne sont pour nous que des mots sans idée (Emil., tom. 4, p. 8). Si par là il voulait seulement faire entendre que nous n'en avons pas d'idée claire, parfaite, compréhensive, il aurait raison ; mais s'il entend que nous n'en avons pas d'idée même imparfaite, obscure, semblable à celle qu'on a des mystères de la nature (1) qui, quoique incompré-

(1) Parcourez toute la nature, cette étude peut être aussi utile qu'elle est agréable : parcourez toute la nature, qu'y trouverez-vous qui ne vous cause de l'admiration, qui ne vous humilie, qui ne vous fasse

hensibles, ne sont pas inintelligibles, il avance une fausseté contredite évidemment par l'exposition précise et distincte de ces mystères, à laquelle on reconnaît que telles et telles hérésies, par exemple, l'arianisme, le nestorianisme, le calvinisme, sont opposées. Comment pourrait-on le reconnaître, si on n'en avait aucune idée? Les mystères alors ne seraient que des mots vides de sens, que des mots entre lesquels on n'apercevrait ni convenance ni disconvenance; mais si cela était, comme paraît l'insinuer cet auteur, il se contredirait lui-même, en assurant, comme nous allons voir, qu'ils renferment une si grande disconvenance, qu'ils sont absurdes et répugnent à la raison.

En effet, dit-il, les dogmes particuliers (des Chrétiens) ajoutent des contradictions absurdes... L'Évangile est plein de choses incroyables que non seulement tout homme sensé ne peut concevoir, mais encore qui répugnent à la raison (Emile, tom. 3, p. 133). Il le dit, mais il ne le prouve pas, et nous le défions, lui et tous les autres incrédules, de le prouver. Comme c'est là, pour ainsi parler, leur grand champ de bataille, où ils se flattent de combattre avec supériorité, leur dernier asyle où ils se retranchent comme dans une forteresse inexpugnable, nous entreprenons de les y attaquer et de les y forcer, en montrant l'accord de la foi et de la raison dans les mystères de la Religion. Nous entrerons, avec le secours du ciel, dans un détail exact, et nous ferons une exposition fidèle, tant des difficultés et des objections faites par les déistes et les hérétiques sur chacun d'eux, que des solutions particulières qu'ont données et que donnent les théologiens catholiques; solutions éparses çà et là dans un grand nombre de livres qu'il n'est pas facile d'avoir, et qu'il serait fort long de lire en entier. Nous avons donc cru rendre service à la Religion, en les recueillant toutes ou du moins les meilleures, dans un seul ouvrage, et en y ajoutant diverses observations propres à mettre la vérité dans un plus grand jour. Il est vrai que ces questions ont déjà été beaucoup éclaircies; mais l'ont-elles été suffisamment? Des mains habiles et laborieuses ont défriché, nous en convenons, ce champ spacieux que les incrédules ont rendu si fertile en mauvaises difficultés; mais n'y ont-elles pas laissé des ronces à arracher? Elles ont beaucoup

connaitre votre ignorance? Quel prodige parmi les êtres les moins dignes d'attention en apparence? Quel prodige qu'un vil moucheron renferme dans un si petit espace toutes les parties qui servent aux fonctions de la vie, tous les ressorts qui sont nécessaires pour voler, pour marcher, et pour faire mille mouvements avec la tête, avec les pieds, avec les ailes, avec tout le corps! Comment d'une légère semence qui se corrompt, se forme-t-il un arbre qui croît, qui se couvre de fleurs, qui se charge de fruits? Comment d'une plante qu'on met dans la terre sort-il tous les ans une fleur parfumée et peinte de mille couleurs brillantes? Comment un poussin naît-il d'un œuf? et comment ce tendre animal croît-il insensiblement, produit-il de sa propre substance de quoi se couvrir, de quoi se défendre des injures de l'air? *Le Père La Colombière, tom. 2, pag. 91.*

remué, battu, rebattu la surface de cette terre hérissée d'épines; mais ont-elles fouillé, pénétré aussi avant qu'on avait lieu de le souhaiter; et n'est-ce pas, en la creusant de plus en plus, qu'on peut espérer de découvrir les précieuses mines qu'elle tient cachées au fond de ses entrailles?

Parlons sans figure. Plusieurs savants auteurs ont fait valoir contre l'irréligion des principes certains, et en ont tiré des conséquences favorables à la bonne cause qu'ils défendaient; mais leur ont-ils donné tous les développements nécessaires ou utiles, pour montrer que la foi et la raison s'accordent dans les dogmes mêmes où elles paraissent davantage se contrarier? Ont-ils épuisé la matière? N'ont-ils rien laissé à désirer? On en peut juger par ce qu'en a dit (1) un des plus beaux esprits et des meilleurs écrivains de notre siècle. Quelque instructifs et utiles que soient leurs ouvrages, on ose assurer que celui-ci contient beaucoup de preuves et de solutions nouvelles, bien propres à convaincre ou à confondre l'incrédule. En leur donnant ces louanges, veut-on, malgré la défense de l'Écriture (2), se donner de l'encens à soi-même, et se couronner de ses propres mains par une vanité aussi méprisable que ridicule? Nullement. Mais, d'après le jugement qu'en ont porté des personnes fort versées dans ces matières, on en renvoie tout l'honneur à Dieu, au secours de qui en est redevable un théologien philosophe-mathématicien qui, loin d'ambitionner la gloire de passer pour en être l'inventeur, a été longtemps empêché par modestie d'en donner connaissance au public. La parabole du serviteur condamné pour avoir enfoui son talent, et l'oracle du St-Esprit (3) qui blâme celui qui tient cachée sa sagesse, l'ont déterminé à les faire connaître, en laissant toutefois son nom inconnu et en désirant ne pas blesser la délicatesse de quelques personnes (4), dont le zèle pour la foi ne mériterait que des éloges, s'il était aussi éclairé qu'il est ardent et facile à s'alarmer vainement. Le nom seul de découverte l'effraie, la seule ombre de nouveauté l'effarouche; confondant deux choses très-distinctes, la substance du dogme et la manière de l'expliquer, il étend à la seconde ce qui doit être restreint à la première.

VIII. Distinction entre la substance du dogme et la manière de l'expliquer.—Quant au dogme, à Dieu ne plaise qu'en développant son fond, on donnât quelque atteinte à son intégrité;

(1) M. de Fontenelle dit, en faisant l'éloge d'un auteur qui avait entrepris d'accorder la foi et la raison: Cette entreprise, déjà tentée plusieurs fois par des grands hommes, digne de tous leurs efforts et de leur plus sage ambition, est plus nécessaire que jamais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci.

(2) *Laudet te alienus, et non os tuum.* Prov. 27. 2.

(3) *Melior est qui celat insipientiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.* Eccli. 30. 35. *Non abscondas sapientiam tuam.* Ibid. 4. 23.

(4) Du nombre de ces personnes est un auteur anonyme qui, dans un ouvrage sur le sacrifice de la Messe, en parlant des éclaircissements donnés par ce théologien sur cette matière, prétend que, par cela seul qu'ils sont nouveaux, ils ne sont pas admissibles.

qu'en voulant défendre la Religion on la combattit ; qu'en se démentant soi-même on tournât contre la foi les armes prises pour la foi, et que, au lieu d'attaquer fortement ses ennemis, on se joignit à eux pour l'attaquer insidieusement elle-même ! On sait trop qu'en matière d'orthodoxie le caractère essentiel de la vérité c'est d'être ancienne, invariable, universelle et d'embrasser dans l'étendue de sa créance tous les temps, tous les lieux et tous les fidèles de tous les siècles, selon ces paroles de Vincent de Lerins : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. Anathème donc à quiconque oserait par un sacrilège attentat remuer les bornes posées par nos pères, et élever l'édifice d'un système nouveau sur les ruines de l'ancienne doctrine ! Anathème à moi-même, dit le théologien dont nous parlons, si j'en avais seulement la détestable pensée !

Mais doit-on raisonner de la même manière sur l'explication du dogme ? Si cela est, qu'on blâme donc les SS. Pères, les Augustin (1), les Jérôme, quoique loués dans les leçons de leur office d'avoir fort éclairci la doctrine chrétienne, en la défendant contre ses adversaires. L'auraient-ils fort éclaircie s'ils n'avaient pas ajouté de nouveaux développements lumineux à ce que d'autres saints docteurs avant eux n'avaient expliqué qu'obscurément ? Par ces nouvelles additions, bien loin de s'attirer le nom odieux de *Novateurs*, n'ont-ils pas mérité le glorieux titre de *Lumières de l'Eglise*, dans laquelle ils ont brillé comme les astres dans le firmament ? Qu'on blâme aussi les défenseurs de diverses opinions qui, depuis la naissance de la scolastique, ont été introduites par la secte des péripatéticiens dans le sanctuaire de la théologie. La foi depuis six cents ans a-t-elle changé de nature ? Ce qui ne la blessait pas autrefois, la blesse-t-il maintenant ?

IX. Usage que les anciens théologiens ont fait des principes de la philosophie de leur temps. — S'il a été permis aux anciens théologiens d'employer les principes de la philosophie de leur temps à rendre plus intelligibles nos mystères, pourquoi sera-t-il défendu aux modernes de chercher, dans le

(1) On lit dans l'Office de S. Augustin ces paroles : *Tam multa subtiliter et copiose scripsit ut christianam doctrinam maxime illustravit* ; et dans celui de S. Jérôme celles-ci : *Proprii ingenii monumentis christianam doctrinam illustravit*. Quoiqu'ils eussent tiré, avec le secours d'en-haut, du fond de leur propre génie des éclaircissements inconnus à ceux des SS. Pères qui les avaient précédés, ils n'avaient pas la présomption de se préférer à eux et de se croire plus savants qu'eux, plus éclairés à tous égards. Ils savaient que Dieu en agit dans la nouvelle loi comme dans l'ancienne, où selon les différents desseins de sa providence et les différentes circonstances des lieux et des personnes, il faisait part de ses diverses lumières aux divers écrivains sacrés, aux uns dans un temps, aux autres dans un autre temps postérieur, sans que ceux-ci eussent sujet de se préférer à ceux-là. Ils savaient aussi ce que S. Paul dit des dons divers du St. Esprit, qui les distribue diversement aux différentes personnes : *Dividens singulis prout vult* (1 Cor. 12. 11).

sein de la philosophie Cartésienne ou Leibnizienne, des éclaircissements propres à diminuer l'obscurité de plusieurs dogmes, et par là même à en faciliter la croyance ? Loïn de les en blâmer, ne doit-on pas les en louer ? D'autant plus que des questions vaines et inutiles, dont autrefois l'on aimait tant à se repaître dans les écoles, et qui, au lieu de nourrir solidement l'esprit, ne faisaient souvent que l'enfler et le bouffir d'un sot orgueil, ne sont plus du goût de personne. Ce langage inintelligible, ce jargon mystérieux qu'on révérait alors, notre siècle le méprise souverainement. Au lieu de certains termes qui étaient en usage, termes pleins d'ambiguïté ou vides de sens, qui servaient à l'ignorance, et de voile pour s'envelopper elle-même, et de piège pour s'attirer les respects des simples, l'on veut à présent des idées claires, des principes féconds en conséquences, des raisonnements capables de porter dans l'esprit et la lumière de l'évidence et la force de la conviction : *Nous sommes*, dit judicieusement un célèbre prélat (1), *dans un temps où il ne suffit pas d'avertir et d'exciter la foi ; il faut l'affermir en l'éclaircissant*.

Si dans le dernier siècle les sciences, sorties du chaos où elles avaient été plongées pendant le règne de l'aristotélisme, ont atteint cette haute perfection qu'elles se flattent aujourd'hui de posséder, à qui furent-elles redevables de ces grands et rapides progrès, sinon à ce courage de raison qui anima les Descartes, les Pascal, les Mallebranche, les Newton, les Bernouilli, les Leibnitz, les Varignon ? Marchant à pas de géant dans la vaste carrière des mathématiques et de la philosophie, ces illustres personnages parvinrent en peu de temps où l'on n'était alors arrivé qu'après une longue suite de siècles et de travaux : la fin de la course des autres ne fut que le commencement de la leur. Pleins d'estime, d'amour pour la vérité, et d'ardeur pour la rechercher et la trouver, ils osèrent pénétrer plus loin et s'ouvrir un chemin, là même où ils ne voyaient nulle trace, et n'avaient pour guide que la force et la noble hardiesse de leur génie. Quel fut donc le prix de leurs généreux efforts ? Semblables à ces fameux navigateurs qui, ayant tenté une route nouvelle à travers des espaces immenses de mers inconnues jusqu'alors, firent enfin l'heureuse découverte du Nouveau-Monde ; leur sage audace fut récompensée par l'invention des trésors inestimables, non d'or et d'argent, mais de lumière et de science, dont ils ont enrichi la république des lettres.

X. Différence entre les faux et les vrais savants. — Si au contraire il y a encore d'épaisses ténèbres ou du moins de sombres nuages répandus sur certaines questions de philosophie et de théologie, quelle en est la cause ? C'est probablement une déférence trop soumise à des systèmes reçus, à des opinions qui n'ont d'autre mérite que d'être anciennes, ni d'autre appui que l'autorité des faux

(1) Mgr. l'archevêque de Vième. *Instruction sur l'Hérésie*, p. 52.

savants : demi-philosophes et demi-théologiens, prenant tantôt la voix du préjugé pour la voix de la raison, tantôt la parole trompeuse des hommes pour la révélation infail-
libile de Dieu, ils soutiennent avec autant d'opiniâtreté que de chaleur ces opinions. Quelque absurdes ou inintelligibles qu'elles soient, ils en sont si zélés, si idolâtres, que renoncer à les soutenir, ce serait, si on les croit, renoncer, ou à la raison, dont une aveugle présomption les empêche opiniâtrément de suivre les lumières, ou à la foi, dont une répréhensible hardiesse leur fait témé-
rairement multiplier les articles, et censurer ridiculement les défenseurs. *Arguendi sunt, dit Melchior Canus, scholastici nonnulli qui ex opinionum, quas schola acceperunt præjudicis, viros catholicos notis gravioribus in-
runt, idque tanta facilitate, ut merito rideantur (Loci theolog. p. 385).*

Quelques-uns des vrais et parfaits savants, en qui l'élevation d'un génie supérieur re-
hausse le mérite d'une profonde érudition, ouvrent les yeux et s'affranchissent d'une soumission trop aveugle, trop servile, pour qu'ils la jugent raisonnable. Mais, soit faux respect pour l'antiquité, soit crainte de s'at-
tirer des contradicteurs ou des envieux, ils n'osent résister en face à l'erreur; ils ne re-
cherchent pas la vérité, ou ils ne la manifestent pas lorsqu'ils l'ont trouvée. S'ils prennent la plume en main, c'est pour faire des livres qui ne sont souvent que des échos d'ouvrages anciens. Ne serait-il pas à souhaiter qu'au lieu de se consumer ainsi en travaux superflus ou peu profitables; au lieu d'employer leur temps à ne se revêtir que des dépouilles d'autrui, ils consacraient plus utilement leurs veilles à enrichir le public des productions de leur propre esprit, et à faire en sorte que la postérité leur eût l'obligation d'acquiescer l'intelligence de ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre? *Per te, dit Vincent de Lerins, posteritas intellectum gratuletur, quod ante vetustas non intellectum venerabatur. Intelli-
gatur te exponente illustrius quod antea obscurius credebatur. S. Augustin (L. 1. De Trinit.) avait dit avant lui, en parlant de l'explication du mystère de la sainte Trinité: Neque vero alicubi periculosius erratur, nec laboriosius aliquid queritur, nec fructuosius aliquid invenitur. M. Tourneli a dit depuis lui dans sa préface du Traité de la Grace: Ad hoc nati sunt scholæ theologæ, in eo tota eorum versatur industria, ut salva fidei veritate ac majestate, pro modulo mortalibus concessa, abditissima religionis mysteria exponant et elucident.*

XI. *Sentiments de S. Augustin et de Vincent de Lerins sur l'application très-louable à éclaircir les dogmes obscurs de la foi.*— Quoi qu'il en soit de ces réflexions et de ces souhaits du théologien dont nous avons parlé, et dont l'estime pour les nouvelles découvertes ne doit pas empêcher de suivre les sages maximes de la sainte Ecriture (1); le désir d'ar-

(1) *Altiora te ne quesieris, fortiora te ne scrutatus fueris. Eccli. 3. 32.*

river au but que nous nous sommes proposé, de montrer l'accord de la foi et de la raison, nous a fait rechercher et rassembler ce qui nous a paru le plus propre à faire évanouir la fausseté apparente de nos mystères, sans toutefois les dépouiller de leur obscurité réelle. En profitant avec reconnaissance des secours de ceux qui nous ont précédés dans cette difficile carrière, nous espérons offrir à vos yeux, sur plusieurs vérités anciennes, ces éclaircissements nouveaux que S. Augustin (1) et le célèbre Vincent de Lerins (2) souhaitent qu'on donne aux dogmes de la foi. Mais quand même nous ne ferions que réunir sous un même point de vue tout ce qu'on a dit de plus essentiel et de plus instructif sur cette importante matière, les personnes zélées comme vous, mes très-chers frères, pour la défense et l'honneur de notre sainte Religion, nous sauraient sans doute bon gré de notre travail, surtout eu égard aux conjonctures présentes. Nous sommes dans un siècle où l'impiété, féconde en inventions de nouvelles batteries contre le Christianisme, enfante une foule d'ouvrages qui tendent à l'ébranler, à le renverser de fond en comble. Les fidèles ont donc besoin d'être affermis dans la foi par de nouveaux écrits polémiques, qui leur fournissent des armes contre ceux qui l'attaquent. Nous sommes dans un royaume où des auteurs pervers ne cessent de la combattre avec une licence effrénée. Tant de mauvais livres qu'ils y répandent de toutes parts y sont recherchés, dévorés, lus, relus avec tout l'empressement d'une curiosité d'autant plus avide, que le poison qu'ils contiennent y est ingénieusement préparé: ce poison, caché sous les dehors captieux d'une tournure neuve et séduisante, y est présenté dans un faux jour avec l'amorce trompeuse d'un style pompeux ou fleuri, et semé de traits agréables à l'esprit et au cœur, parce qu'ils flattent le libertinage de l'un et de l'autre. Que fait-on, ou plutôt que ne fait-on pas, pour infecter de ce venin fatal toutes sortes de personnes et de conditions? On le déguise en mille manières, on l'insinue dans des productions de toute espèce; on le fait entrer, non seulement dans les pièces de théâtre et dans les brochures d'amusement, mais encore dans les livres, soit de morale, soit de physique, soit de politique, soit d'histoire. On a malheureusement gâté par son mélange pestilentiel ce que contiennent de bon et

(1) *Multa quippe ad fidem catholicam pertinentia, dum hæreticorum callida inquietudine exagitantur, ut adversus eos defendi possint, et considerantur diligentius, et intelliguntur clarius, et instantius prædicantur, et ab adversario mota quæstio, discendi existit occasio. De Civit. Dei, l. 16., c. 2.*

(2) *O Timothee, o sacerdos, o tractator, o doctor, si te divinum munus idoneum fecerit, ingenio, exercitatione, doctrina, esto spiritalis tabernaculi Beseleel, pretiosas divini dogmatis gemmas exculpe, fideliter coapta, adorna sapienter, adjice splendorem, gratiam, venustatem. Intelligatur te exponente illustrius quod antea obscurius credebatur. Per te posteritas intellectum gratuletur quod ante vetustas non intellectum venerabatur. Commonit. n. 23.*

d'utile les vastes et nombreux volumes de l'*Encyclopédie*. Plus donc la Religion voit en gémissant multiplier les écrits de ses adversaires, plus désire-t-elle avec ardeur voir aussi multiplier ceux de ses défenseurs. Peut-elle trop en avoir qui s'opposent fortement aux progrès contagieux de la perversion? Graces au ciel, elle n'en a pas manqué! L'épiscopat et la Sorbonne lui ont fourni des prélats très-savants, des théologiens très-habiles, qui ont repoussé avec autant de gloire que de zèle les assauts donnés à la cité sainte par les précurseurs de l'Ante-Christ. Fasse le même ciel que nous ayons le même succès! Afin de l'obtenir, nous vous conjurons, mes chers frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de nous aider de vos prières auprès de Dieu (Rom. 15, 39).

Nous sentons que notre grande faiblesse a grand besoin d'être revêtue de la force d'en haut (Luc. 24, 49), pour la réussite de notre projet, aussi vaste dans son étendue que difficile dans son exécution. Il embrasse lui seul presque toutes les matières les plus épineuses de théologie et de philosophie, sur lesquelles il faut accorder la foi et la raison malgré leur apparente contrariété. Cet accord demande qu'en soutenant les intérêts de l'une, on ne blesse pas les droits de l'autre; qu'en fixant les bornes de celle-ci, on ne franchisse pas les limites de celle-là; qu'en juge impartial on assigne à chacune précisément ce qui lui appartient. Est-ce tout? Cet accord exige encore que pour découvrir les nœuds secrets qui les unissent et les concilient, tantôt on s'élève à ce qu'elles ont de plus sublime, tantôt on creuse ce qu'elles ont de plus profond; que tantôt on démasque l'erreur en dévoilant les sophismes trompeurs qui aident à la travestir et à la déguiser; tantôt on éclaircisse la vérité, en dissipant les nuages qui l'obscurcissent; que continuellement, sans jamais s'égarer soi-même, on suive pas à pas l'incrédule dans tous ses écarts, dans les tours et les détours d'un labyrinthe de subtilités et de faux-fuyants par lesquels il tâche de s'échapper.

Incapable de faire tout cela et même d'avoir de mon fond une bonne pensée (2 Cor. 3, 4), j'ai recours à vous, ô Dieu des sciences (1 Reg. 2, 3), ô Père des lumières (Jacob. 1, 17). Éclaircissez mes ténèbres (Psal. 17, 29); faites luire à mes yeux quelques rayons de la sagesse assistante de votre trône (Sap. 9, 4), que les blasphémateurs de votre Religion sainte, les imitateurs des anges apostats, les ennemis de votre Christ osent superbement attaquer et s'efforcent follement de renverser. C'est votre cause que je défends contre eux; défendez-la vous-même en combattant avec moi: daignez me remplir de votre esprit d'intelligence et de force, pour humilier l'orgueil et fermer la bouche de ces impies; en sorte qu'après les avoir vaincus par votre secours, je puisse, en vous rapportant toute la gloire de leur défaite, vous dire avec le roi prophète: *Humiliasti superbum, dispersisti inimicos tuos*

(Psal. 88, 11)... *Obstructum est os loquentium iniqua* (Psal. 62, 10).

XII. Est-ce une bonne méthode d'exposer les objections de l'incrédule dans toute leur force. — Pour mieux réussir à fermer la bouche aux incrédules, avant de proposer leurs objections, il est important d'examiner si elles doivent être mises dans toute leur force. Le motif de cet examen est le reproche qu'on a fait à quelques auteurs, d'avoir suivi cette méthode: on les en a blâmés, comme s'ils avaient desservi la Religion et fourni des armes à l'incrédulité. Méritaient-ils ou non ce blâme? Vous en pouvez juger, mes frères, par les raisons qui ont été alléguées pour leur justification dans les Mémoires de Trévoux, de l'année 1739, et dont voici en abrégé le fond et la substance.

1° Un avocat serait justement soupçonné de vouloir faire illusion aux juges, et on le taxerait de déguisement à juste titre si, pour satisfaire aux objections de sa partie adverse, il les affaiblissait. Il en est de même d'un théologien; il s'attirerait ce reproche si usité des ennemis de la religion: *On déguise nos difficultés, on altère nos objections*. Ce reproche, quand il est mérité, est sans doute nuisible à la vérité, puisqu'il met obstacle à l'établissement de son règne: mais il y a plus, il est injurieux à la Religion, en ce qu'il suppose qu'elle redoute les forces et les attaques de ses adversaires, comme si elle était trop faible ou trop timide pour leur résister en face.

2° On rencontre dans les compagnies ces prétendus esprits forts qui font valoir les difficultés les plus spécieuses contre les mystères. Ils les proposent avec complaisance, d'un air imposant, d'un ton décisif, qui, joint à la lueur éblouissante de ce qu'ils disent, n'ébranle que trop souvent la foi des simples et même des demi-savants, frappés de la nouveauté des objections, dont ils ignorent la solution; inconvénient auquel ils n'auraient pas été exposés, si on avait eu soin de les mieux instruire, en leur faisant connaître la force apparente et la faiblesse réelle de ces difficultés. Il est important surtout que les ministres de la Religion en soient instruits, et qu'on les aguerrisse, qu'on les exerce à ces combats de la foi. Chefs de la milice sainte et conducteurs des soldats de Jésus-Christ, ne faut-il pas que leurs lèvres, armées du glaive de sa parole pour détruire toute hauteur qui s'élève contre sa science (Eph. 3, 18), soient en état d'enseigner ses voies et de convertir les impies, d'exhorter dans la saine doctrine, et de reprendre, confondre, détromper ceux qui la contredisent (Tit. 1, 9)? N'est-ce pas ce que leur recommande S. Paul? Et peuvent-ils mieux faire que de suivre son exemple? Non content de prouver dans ses Epîtres la gratuité de la vocation à la foi, il y expose à la connaissance de tous les fidèles des objections fortes en apparence contre la vérité de ce dogme.

XIII. Doit-on se contenter d'une solution générale des objections de l'incrédule. — Ces raisons solides de l'auteur du *Traité de la vé-*

ritable Religion (1) nous font approuver sa manière de proposer les objections des incrédules. Mais devons-nous imiter en tout sa méthode d'y répondre? Au lieu d'adopter plusieurs réponses particulières et directes qu'y donnent les théologiens, ou d'en donner de semblables, il a cru mieux faire, en recourant d'ordinaire à une solution indirecte et générale, qu'il tourne en plusieurs manières, qu'on peut réduire toutes à celle qui suit.

Un homme sensé ne doit pas balancer à souscrire aux vérités métaphysiquement démontrées, quoique sujettes à des difficultés insolubles. Or, les dogmes de la foi sont appuyés sur une démonstration morale qui, bien appréciée, équivaut à une démonstration métaphysique. Pourquoi? C'est qu'il est évident que l'assemblage des différentes preuves morales qui démontrent la divinité du christianisme n'est pas l'effet du hasard et d'une rencontre fortuite. Il est donc évident qu'il faut que ce soit une intelligence suprême, aussi éclairée pour connaître que puissante pour agir, qui ait voulu, qui ait conduit, qui ait ménagé, procuré cet assemblage. Il n'est pas moins évident que cette suprême intelligence étant essentiellement sainteté, justice, bonté, sagesse, véracité, elle n'a pu permettre, bien moins vouloir et procurer le concours et la réunion constante d'une foule de preuves morales qui, malgré la plus droite intention et la plus exacte attention des créatures intelligentes et libres, les entraîne infailliblement à l'erreur par tous les indices de la vérité. Il répugne donc évidemment que la doctrine chrétienne, attestée de Dieu, ne soit pas vraie, et cette attestation divine doit être à notre esprit, par rapport aux mystères la foi, ce que lui est une démonstration métaphysique, par rapport aux vérités philosophiques qui sont du ressort de la raison. Dès qu'il est une fois convaincu d'une de ces vérités philosophiquement démontrée, la rejette-t-il ensuite sous prétexte qu'il n'en a point une idée complète qui en bannisse toute obscurité et qui en résolve toute objection? Où trouvera-t-on, par exemple, des personnes assez insensées pour douter de l'existence du mouvement, parce que la nature du mouvement renferme des difficultés inexplicables, et qu'on en fait même de très-considérables contre sa réalité? Si l'esprit humain reste persuadé de l'existence du mouvement, nonobstant les ténèbres qui l'environnent, c'est que la raison lui apprend qu'il ne peut tout comprendre, et qu'il ne doit point profiter de ce qui est obscur pour attaquer ce qui est clair. Pourquoi donc ne pas se conduire de la même manière dans l'étude des vérités chrétiennes? L'esprit humain est plus borné, par rapport aux choses divines, que par rapport aux choses humaines. Qu'il se contente donc de l'enseignement de Dieu même pour tout ce qui regarde les dogmes de la Religion. Il est de la majesté suprême de Dieu, lorsqu'il enseigne, remarque excellemment Lactance

(1) M. l'abbé de la Chambre, dans nous estimons les doctes ouvrages.

(Lib. 3, c. 1), de parler en maître et de dire en peu de mots, cela est vrai, et non pas d'argumenter et de joindre quelques preuves à ses décisions. *Quæ (divina) quidem tradita sunt breviter ac nude. Nec enim decebat aliter: ut cum Deus ad hominem loqueretur, argumentis assereret voces suas, tamquam fides ei non haberetur: sed ut oportuit, est locutus, quasi rerum omnium maximus Judex, cujus non est argumentari, sed pronuntiare verum.*

XIV. Nécessité ou du moins grande utilité de répondre directement aux objections des incrédules.— Quoique nous approuvions l'application générale de ces principes de l'auteur du *Traité de la véritable Religion*, nous ne croyons pas cependant comme lui qu'elle dispense un théologien de faire une réponse particulière et directe aux objections de l'incrédule, pour le convaincre que si les vérités qu'il attaque sont au-dessus de la raison, elles ne sont pas contre la raison, et que si les objections qu'il propose sont spécieuses, elles ne sont pas vraiment insolubles. Nous avouons que les personnes qui ne sont pas versées dans les discussions théologiques, et dont l'état n'est point compatible avec les recherches exactes, doivent se contenter des enseignements de la foi, sans se mettre en peine des objections: si par hasard quelque difficulté qui semblerait très-forte venait à les frapper, il leur est permis, et elles feront très-bien d'en détourner leur esprit, en faisant à Dieu un sacrifice de leur curiosité; car lorsqu'on est assuré d'une vérité, on n'a pas besoin d'écouter les objections. C'est la judicieuse réflexion de l'auteur de *la Théodicée*, et nous croyons avec lui, que comme il y a bien des gens dont la foi est trop faible, trop peu enracinée pour soutenir ces sortes d'épreuves dangereuses, la prudence exige qu'on ne leur présente pas ce qui pourrait être un poison; ou si l'on ne peut leur cacher ce qui n'est que trop public, il faut y joindre l'antidote, c'est-à-dire, tâcher de joindre la solution à l'objection, bien loin d'avouer qu'elle soit insoluble et fondée sur des principes évidents ou sur des conséquences clairement liées avec ces principes. Une telle objection serait démonstrative, et celui qui la propose n'aurait qu'à lui faire changer de nom et l'appeler preuve convaincante de la fausseté du mystère démontré contraire à la droite raison, à l'évidence naturelle. Les théologiens de tous les partis (les seuls fanatiques exceptés) conviennent, dit encore le même philosophe, qu'aucun article de foi ne saurait impliquer contradiction, ni contrevenir aux démonstrations aussi exactes que celles des mathématiques, où le contraire de la conclusion peut être réduit *ad absurdum*, c'est-à-dire, à la contradiction; et S. Athanase s'est moqué avec raison de quelques auteurs de son temps, qui avaient soutenu que Dieu avait pâti sans passion. *Passus est impassibiliter. O lucidam doctrinam, edificantem simul et demolientem!* Qui ne voit que les imiter, c'est ouvrir un vaste champ au fanatisme le plus outré, aux opinions les plus extravagantes; c'est renverser les fondements de



more to come . . .